

Mathias Clivaz

# saturn Z yklon

MMVI

Tokyo, 1917. Un ciel fauve s'insinue avec une lenteur extrême dans les pensées de Kristian Birkeland, un ciel entrevu loin de toutes les lisières focales, dans l'élan sacré de son corps, muscles et nerfs arqués dans le temps zénithal. Ce soir-là à l'intérieur de la forme (immixtion de la fovéa dans la périphérie de l'iris), Kristian Birkeland, spécialiste des champs magnétiques et des aurores boréales, semblait très occupé, et c'est du moins ce qu'aurait vu n'importe quel serveur de cette maison de thé où il se trouve attablé, à contempler un poisson Fugu dans l'aquarium qui hante la paroi Est Nord-est, tournée vers la Norvège, avec cet arrière-fond figurant des iridescences marines stylisées s'échappant vers les montagnes déjà fortement hâlées par les rayons jaunes et violets d'un soleil cardiaque. Au-dehors, malgré la proximité imprégnatrice de l'astre (nous sommes le 14 juin 1917), malgré le bitume et les façades de pierre qui conservent la chaleur jusqu'à des heures tardives de la nuit, un courant froid galope furtivement de par les rues, faisant tinter le moment présent de ses sabots, par incises, de dimensions, rifts temporels, esclandres d'éternités diverses. De quelle couleur sont vos yeux ? Bleu COBALT, couleur divine disait Van Gogh. Kristian Birkeland pense aussitôt à un état d'apesanteur — mais tout état est une abstraction, alors que ce cheval est perceptible, agissant. Une abstraction pourrait-elle devenir agissante ? — Ruades dans les canaux ioniques. Un cheval lancé au galop sur le corps annelé d'une étendue désertique, quelle que soit la nature de celle-ci : l'image garde un potentiel d'émulation psychique et corporelle qui ne s'émoussera pas avant longtemps. Parce qu'elle est prélevée, qu'elle tourne sur elle-même à l'infini, avec cette tension typique de voracité féminine qui contraint alors même qu'elle anime, donne vie. Le cheval court et traverse les âges, sans existence, sans tension ni vecteur, dans la seule insistance de sa course. Tout le reste en découle. Les tragiques disaient : *le plus grand malheur est d'être né*. A six heures du matin, 6°38 de longitude est, 46° et des poussières de latitude nord, la journée débute par ces mots. Puis, sur les places, 6h30 environ, les travailleurs se sont mis en chemin, endormis, alertes, circoncis, tatoués, bariolés, babil des mouvements de cœurs dont les pulsations rejoignent le devenir de l'univers. Mille détours dans la ville dévoreuse d'animaux, dévoreuse d'hommes, dans les premières années du troisième millénaire selon le

calendrier grégorien. Le Cancer développe ses orifices humides, le soleil se lève, la lune glapit, la faux tourne et coupe, Sirius fait son chemin dans la lumière ; les travailleurs, ourlés de pénombre, avancent ; les gouvernants retroussent leur manche et sur la lucarne du monde recommencent leur jeu de dominos réactifs, tactiques happées par la contingence médiatique, de l'apparaître et du pouvoir d'occulter. Et la naissance reste fœtale, empêche l'éclosion de l'intelligence armée, et le cheval continue sa course, tandis qu'au Nord-ouest, à quelques kilomètres de là, dans les bâtiments d'un établissement médico-social construit sur une parcelle de terre remise en bail pour cent ans par l'Eglise Catholique apostolique romaine, on descend au sous-sol le corps d'une vieille femme morte durant son sommeil. Seven o'clock : comme tous les matins de la semaine anglo-saxonne, les travailleurs (corps infirmier, corps d'animation, corps administratif, corps de maintenance, corps cuisinier) traversent le Rubicond sous ce signe : *il faut que la vie continue*. Tissage alerte de fils comme autant de quanta sortis du chaos et tenus au rasoir d'Occam dans leur stricte et nécessaire continuité. Joug, colliers souples, bricoles, colliers d'épaule pour le labour, et différents appareillages, au champ ou à la guerre, sept cent mille chevaux morts entre 1914 et 1918 du côté français, et l'outil marque celui qui l'utilise. D'où en retour d'induction, anthropomorphisation, mais le lien de proximité entre le cavalier et sa monture ne connaît qu'une chose : la distance. D'un point de vue humain, trop humain, c'est l'histoire de la domestication de l'animal, l'histoire du domptage et de la sélection des caractères génétiques, l'histoire des guerres et des peuples ; mais pour le cheval, nous nous figurons plutôt le développement itinérant d'une temporalité instinctive, le premier continuum que l'homme connaît aussi : celui du corps. Un corps sans partage. Et plus le cheval court vite, plus sa fovéa est fixée dans le lointain, défixée à l'intersection des lignes de fuite, là où l'origine et l'étranger se fondent et s'inversent. Or — si la perception visuelle se tisse à concurrence de trois cent millions de mètres par seconde, le cheval-lumière avoisinant cette limite défait la résultante du plus fragile de nos cinq sens, au point que nous ne voyons plus alors l'espace, mais la profondeur du temps. Il n'y a dès lors pas plus d'intersection terminale des lignes de fuite spatiales qu'il n'y a d'origine temporelle à ce paysage d'une maison de thé, à l'existence d'un scientifique attablé ici à boire du thé, tandis que les troupes de bédouins menées par Thomas Edward Lawrence traversent le désert vers Aqaba, et continuent de le faire en 2006 si l'on considère l'onde de rétroaction d'une perception supraluminique (vitesse imaginaire). — Or, disions-nous, une fois une telle étape brûlée, le cheval devenu XENOGENE et âpre à la langue, comment les conditions de vie n'auraient-elles pas changé ? La vie demande alors d'une coercition plus forte les conditions de son expression, d'un tissu de résonance, l'acoustique temporelle des résistances et des gains, pour situer sa célérité au contact du multiple, la distance infuse de l'être, ce type de stase dynamique étant le seul moyen d'avoir en retour la sensation de la vitesse, sa réalité, sa justification même. A 7 heures passées 1 seconde cependant, le cheval ralentit, marche au pas. On lui fixe sur les épaules l'objet de transfert de son conditionnement journalier, attitude fondamentale, vitesse du pas, charge exigée, comportement éthiquement recommandé, etc. ; et puis ralentir encore, entrer dans une fonction, geste après geste, par quoi se révélera toute l'efficacité de la répétition. Se développe alors une histoire lente jusqu'à l'imperceptible (dans la perspective d'une seule vie humaine), le récit moléculaire d'une expérience expérimentante (et mentant avec expertise), qui se poursuit dans le regard perçant d'une vieille femme, dont la stridence moite, voilée pour le plaisir de percer, de surprendre la jeunesse qui croit à l'unicité de tout, crée un abîme mémoriel d'où émane mimétiquement la révélation totale du temps, le temps de la création seconde d'où s'écoulent vers le monde les ruisselets des historiographies. Lenteur jusqu'à la menace de

l'arrêt, FIN, immobilité complète (si une telle chose est possible) dans l'instant présent, dernier instant où l'on craint de rester enfermé, à jamais, pour ainsi dire, prisonnier de sa révélation — et en demandant alors de quelle attitude nous faisons preuve (*verum ipsum factum*) face à notre mort, on demande plus profondément : *de quelle manière fait-on du dernier instant le premier ?* Car la mort n'est jamais un état, ce n'est qu'abstraitement que l'on dit : « Lawrence n'est pas vivant, il est mort » — alors que ceci arriva qui nous marque à jamais : « Lawrence est mort dans un accident de moto un jour du printemps 1935 », quelque deux mois avant que Londres et Berlin signent un accord naval autorisant le Troisième Reich à devenir une puissance maritime. — C'est la nécessité intime d'un CONTINUUM psychique ; et de ceci découlerait que notre mort soit déterminée par la manière dont nous avons vécu ? Plus ou moins passifs et actifs, degrés et fluctuations, dans les carcans formateurs de religions instituées ou de religiosités sauvages, ainsi entre les mains de pensées consolatrices, tant il faut déjà donner de soi pour se dépêtrer un peu de la machine à exploiter l'humain qu'est devenue l'humanité. — C'est de toute façon dans le *singulier* que l'on rencontre l'intense de ce rapport à la mort, à-la-vie-à-la-mort, par exemple : quelle fut la célérité fondamentale de Kristian Birkeland, la nuit du 4 au 5 juin 1917, quel premier devait pour lui succéder au dernier ? Sa mort survint-elle [1] à l'instant jugé adéquat par Dieu pour le rappeler à Lui, [2] à l'heure dictée par la causalité efficiente, ou bien [3] à un moment que le scientifique norvégien aurait lui-même choisi ? Ou même peut-être : par hasard, sans aucune raison et sans rien qui vienne justifier l'heure de sa mort, pas plus en fait qu'il n'existe alors de justification à sa présence, *hic et nunc*, dans un salon de thé ? Sauf dans le dernier cas, c'est à chaque fois la production d'un continuum, la note fondamentale tissant la lumière en plan d'invisibilité, sur lequel les mélodies ultérieures trouveront sens, par la convenance rétroactive que la preuve pourra leur donner par son opération. Il s'agit de voir, où cela peut nous mener, puisque c'est le temps qui décide quand, à quel endroit nous allons nous arrêter. Si le hasard est ce qu'on pourrait appeler une *justification extatique* (étrangère immanente), alors le premier continuum considéré plus haut [1] mène le jeu d'une justification qu'on pourrait qualifier de prothétique, extension métatechnique du soi, s'exprimant à chaque fois sur un propre plan fondamental, où l'invisible n'est que le résultante passive d'autres invisibilités. Les sociétés d'Occident, à majorité christianophile, poussant à un abandon de la volonté dans le sein d'un ordre supérieur EXOGENE, opèrent une justification qui a pour effet de produire une telle extension, instillant dans l'homme le désir d'être partiel, faisant bientôt de lui une « créature » dont le désir, tourné vers la complétude d'un Ordre, s'assouvit dans l'amputation. Mais l'homme-prothétique, cet homme qui quitte toute volonté de se dépasser, toute volonté de s'engager au dehors — et dès lors qu'il a la suprématie ne peut s'empêcher de croire que ses valeurs sont les meilleurs non seulement pour lui-même mais pour tout le monde — ne correspond nullement à la manière dont les hommes, hommes et femmes, vivent : c'est là leur manière de mourir, et si cela influe directement sur leur manière de vivre, cette dernière n'en est non seulement pas absolument déterminée, mais non directement répondante (c'est-à-dire qu'elle est *passive*). Mais que disons-nous avec ce mot d'exogène ? Qu'il y a toujours là une différence appuyée entre ma volonté et la volonté de Dieu, et si je peux me tromper quant à la volonté de Dieu, Dieu ne se trompe jamais quant à la mienne. L'au-delà de la mort qu'est Dieu est dit m'être gnosiologiquement et ontologiquement supérieur — supérieur quant à son savoir, *factum ipsum verum*, supérieur quant à son pouvoir de faire, à chaque fois *sans commune mesure* —, si bien que je n'ai pas accès à la mort, au portail, ouverture et diaphragme, et que, au-delà du logos qui affirme cette manière de mourir, je laisse vivre un autre que moi, qui n'est pas moi, et

je ne peux ni savoir qui il est, ni, au fond, pourquoi il est. Par contre je peux très bien comprendre pourquoi ont été installées des caméras de surveillance qui remplacent pour les incroyants le grand œil de Dieu. Mais ce n'est encore là que la partie la plus visible de cette forme de contrôle, puisque le type de compréhension que cela implique, notamment quant au respect d'un ordre moral « supérieur », s'est intégré à la société « temporelle », et c'est maintenant dans un individu qui n'est plus posé en face de Dieu, mais dans la cellule, le bureau, la famille, le groupe ou la meute, et qui tient de là sa légitimité, que se déroule l'opération de la preuve, qui permet d'authentifier les actions sur un plan fondamental, de les faire concourir ainsi à l'expression de la justification prothétique : le paradis, dans le ciel et sur la terre, double prothèse, vous ne savez même plus où vous marchez et le béton vous coupe les veines. De tels symboles ne sont pas cependant sans conditionner la compréhension qu'ils offrent — qu'on se souvienne de l'histoire de Pandore pour mesurer ce que peut être un don de sens : tout don cache quelque chose — tout cadeau est un piège, et recevoir ne va pas en général sans quelques zestes de destruction. La prière, ce don de soi exogène par excellence, adresse ainsi le dernier instant du mourant au premier d'un monde sans douleur, sans malheur, sans accident, c'est-à-dire en définitive *non vivant*. Mais dont la légitimité revient à certains : il n'est ainsi pas tellement nécessaire de pousser et de presser les hommes à vivre jusqu'à la dernière décrépitude, jusqu'au relâchement des organes, qu'ils se chient dessus et perdent la tête, pour qu'ils puissent sentir à quel point une telle prière est (alors) la seule possibilité de salut — et qu'importe qu'ils ne soient plus en mesure de prier eux-mêmes, puisque par là « ceux qui restent » demeurent attachés. — Il suffit que le médecin permette à une personne de mourir, qu'il donne son aval (et se tienne en amont), comme le prêtre donnait le sien par les derniers sacrements : « il n'y a plus rien à faire ». Morts individuelles en EMS, dans les hôpitaux bondés, dans les prisons américaines surchargées de condamnés à vie, qui prennent à chaque fois par ce caractère atomique une intensité qui renforce les grandes institutions psychosociales. Or voici que le travailleur ne travaille plus qu'abstraitement parce qu'il le doit, l'abstrait portant sur l'orientation de son travail, dont il est d'emblée exclu, absorbé par cette exclusion même, qui fait comme un appel d'air, une tentation où tous les noms de dieu l'invitent à venir s'engouffrer. Certes il s'agit d'habiter une maison et de se nourrir, mais l'humanité de cette époque — en quelle année *after Ford* sommes-nous, Mr. Huxley ? — surproduit, et c'est le résultat culturel de cette surproduction qui est en cause : perspective qui prend la tête pour la queue, qui, derrière la confusion qu'elle transpire comme une vieille fille, obsédée par la propreté de sa demeure, oublie l'élémentaire distance qui rend seule possible le devenir. Les minutes passent, *tempus fugit* derrière les œillères de Titan... il est 8 heures et le cheval peine, la rage monte ou s'étouffe, la révolte des formes contre la division et l'abstraction se résignant dans la plupart des cas face à la succession troglodytique des obstacles rencontrés dans l'hippodrome du raffinement grégaire. La vieille femme ouvre une gueule béante d'où un rire méchant secoue les jours de la semaine : AH AH ! Coup de sac ! Coup de sac ! Le ciel fauve s'avance sur les chemins forestiers, découvre, désigne, gagne à tous les coups, à tous les jeux de cache-cache, et les mots perdent leurs valeurs et on dit alors : « l'essentiel, le vécu, l'expérience, jamais les mots ne les rendent à plein », parce qu'il est devenu urgent de se protéger des mots. Or si les mots utilisés avec art, *mentent* toujours — et il s'agit autant d'une critique du réalisme que du nominalisme, qui l'un et l'autre nient la valeur de l'art, le tour de force qui *conduit* l'intense de son cheminement à l'intérieur des objets qu'il construit, au point de rendre ces derniers comme étrangers à eux-mêmes —, par eux ne cesse aussi la production de vérités exogènes, productrices d'extériorité. *Ils sont le fruit de*

la chute, et par là, une fois atteint le fond racleux de l'inertie, ils fortifient l'élan inverse. Ce qui veut dire aussi que la perception est question de célérité (vitesse seconde), la perception de l'action étant ouverte dans l'horizon total du corps (avec des variations quant à la conscience de cet horizon), où l'action acquiert dimension, et dès lors détruit et construit des tensions avec les autres auxiliaires prééminents du devenir-ensemble concerné. Ce qui veut dire que les mots sont têtus et bâtards comme des ânes, sont des porteurs qu'il s'agit de réduire, de calciner, jusqu'à obtenir que leur valeur soit redevenue intrinsèquement nulle, valeur dont leur utilisation (ici : donc) les charge. Valeurs acquises dès lors qui peuvent être indirectes, sur ou sous-exposée, l'art consistant en une mise en relief et en une direction de leurs tensions, notamment par le visage qu'il leur donne. Ainsi prennent-ils le vécu, en dilatent le noyau sensible, jusqu'à ce qu'une oreille soit capable de relancer le mouvement de leur rassemblement moléculaire, et par ce geste même d'appeler une antéstase à venir jouer ou rejouer son tour, par réversions et éclairs cycliques. Mais là encore selon une multitude de degrés de vitesse et de lenteur. Par exemple, le mot que toutes les lèvres dans l'entourage de Mao évitaient avec soin durant le *Grand bond en avant*, « famine » ; au moins 10 millions de morts entre 1958 et 1962. Parmi les mots, il y en a ainsi de plus délicats que d'autres, délicats à manier, à charger, parce que liés par des milliards de bouches, dans différentes langues. Autant d'intentions, d'intonations, de couleurs dans le sentiment, la perception-action les liant par orbites et par miroir jusqu'à l'infinimental, parfois, du *locus solus*. N'importe quelle personne dans un âge avancé selon les critères relatifs de l'humanité historique concernée, se trouve confrontée à ce mot : mort, qui en tant que mot est encore synonyme de vie, mais dont le signifié est en inversion de phase par rapport au signifiant, d'une manière approchant (sur la tête) la différence effective qui existe entre les deux mots qui permettent d'animer le GOLEM, et à l'inverse d'en défaire l'intrication génésique par le désistement d'une seule lettre. Cette lettre, ce son du R, pour qui se sent concerné, entré dans le cercle de ce qui est et se cernant avec toutes les circonstances de la vie, devient soudain facteur d'intégrité, parce qu'elle touche, et dépasse du même coup (une percée au sens eckartien) le premier continuum, parce que, dans un effort transsonique, la lettre traverse le mur du son et entre dans le feu des résonances extatiques. La chose n'est pas commode, ni d'ailleurs très commune : peu sont ceux qui, de nos jours, se considèrent comme des golems, quoique la plupart soient d'accord pour dire que la vie ne tient qu'à un fil... Ainsi, de la mort et des morts, le début du 21<sup>e</sup> siècle connaît surtout la nécessité physique, dans la division cellulaire, dans la vie des étoiles — des considérations très lointaines, qui permettent de s'éviter de revenir à soi —, ainsi que celle, abstraite pour la société de consommation et abstraite par elle, de la mort d'hommes, d'animaux et de plantes, pour sustenter sa propre infrastructure de dépendance. Avec la physique christiano-cartésienne, on en était bien venu à quelque chose de plus raffiné : *ma mort*. Et *ma mort* signifie d'abord ici la mort de ce (faire) que je suis, la mort, non de ma mémoire ou de toutes les circonstances qui m'ont tenu et formé, mais la mort de ma conscience d'être avec elles dans cette formation, et d'arriver à un point passé lequel je ne pourrais plus être formé du tout, où je ne pourrais plus disposer de la possibilité même de cette conscience. *Cogito ergo sum* : on oublie presque toujours avec cette formule que la pensée est un devenir, que la conscience d'être, chez Descartes, naît de son élan inverse. C'est aussi que la plupart des gens ne bougent pas beaucoup dans leur pensée. Par contre, ils bougent beaucoup, et le veulent faire toujours davantage, dans leurs actions (travail, loisir, voyage, etc.) : JE FAIS DONC JE SUIS. D'où aussi que l'on ait de tout temps souhaité qu'il soit *fait* quelque chose de nous après notre mort, et ce d'autant plus chez des personnes qui sentent leurs forces les abandonner. Avec l'explosion du différentiel

intergénérationnel, les personnes qui atteignent l'« âge de la retraite » au tournant du millénaire n'étaient pas légitimées dans ce que certaines cultures reconnaissent à leurs anciens, cette qualité supposée spécifique de la vieillesse, d'entrer dans la contemplation de son être, dans un faisceau d'attention plus large, de l'être du groupe, de l'être de ce qui est, mais dans un état de tautologie paradoxale qui fait un avec l'entropie et commence à s'inverser à son contact. Car si « sagesse » il y a en ces instants-là, il faut d'abord demander *qui* lui attribue sa valeur et *quelle* valeur, et on remarquera si l'on veut que ce n'est pas tant celle de l'expérience, que celle-ci que l'expérience permet — par le « temps libre » alloué à ceux qui ont « suffisamment » travaillé — et ne permet dès lors qu'aux yeux du groupe (qui ne cesse d'ailleurs en même temps de la démentir) : *la rencontre de l'humain avec le fait qu'il existe*, ce qu'on appelle traditionnellement la conscience d'être. Hors toute confrontation discursive. Je suis ici, je ne suis pas ailleurs, je suis, maintenant, et pas à un autre moment, et je n'ai pas le choix d'être ou de ne pas être. Confrontation d'où naît un vertige qui se formule exotériquement selon la question « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Exotériquement, entendu qu'on ne peut répondre à une telle question que par une systématique qui tient lieu de justification prothétique à l'existence concernée et confine dès lors à l'oubli de la question, alors qu'elle était elle-même le révélateur de l'être. Or, s'il y a deux manières de formuler des réponses, d'une part en vivant abrité par la résultante d'une suite de perception-actions identifiables a posteriori, et d'autre part en jouant de ces résultats éparses par une organisation musicale d'ensembles computables, on commence dans les deux cas à faire de l'histoire, c'est-à-dire de la génétique. Ce n'est plus l'Histoire qui dépend d'une seule temporalité, celle-ci ayant commencé à se résorber avec l'avènement de la Dispersion, mais une histoire-multiplicité qui crée, par les rythmes vivants dont elle est l'ouvrage, des temporalités adverses, adventices. Dans le meilleur des cas, l'histoire deviendrait là une computation qui vise à l'éclosion, en commençant par l'apparition de sa possibilité même, d'une action future, que celle-ci soit dans la nécessité d'un abri immédiat ou dans l'ordre d'une stratégie à plus long terme, par le traitement de trames artificiellement (humainement) produites par la pensée, une computation qui fait cercles autour et à partir des lieux de naissance de tels fils qui entreront dans la composition de telle et telle trame, le cercle reprenant cet artefact bien connu des philosophes qu'est le premier moteur, et la trame, l'image du métier à tisser de Pénélope, indiscernable de l'œuvre d'Homère. « Tout a commencé lorsque... » Mais si le tramage historique n'a pas d'existence ontologique spécifique ; cependant, par le fait même que dans certains cas il soit utile à la vie — et dans d'autres cas inutile voir nuisible, comme le montrait Nietzsche à son époque : l'histoire devenue un poids étouffant, une sclérose de la pensée, la mort de toute souplesse par l'importance excessive portée sur les « faits historiques », qui n'apparaissent ainsi que lorsqu'on les prend a posteriori pour justifier et faire masse du présent, et non pour surprendre un avenir autrement tout tracé —, de tels tramages existent non seulement pour l'homme, dans sa dimension culturelle, son double agissant spécifique, mais également pour tout ce qui entre dans sa sphère de perception-action, sa structure de dépendance (tant aussi l'on est dépendant de tout ce que l'on domine). Par exemple : « tout a commencé » le soir du 6 mars 1903, à Christiania, 2° Celsius en dessous de zéro, dans le grand hall de l'Université de la capitale norvégienne. Kristian Birkeland prévoit ce soir-là de dévoiler son canon électromagnétique à une élite dont il espère obtenir un soutien financier, utile à la poursuite de ses recherches, lesquelles n'incluent que sous forme de reste ce type de production technique. Mais lorsqu'il met la machine en marche, cette machine censée projeter une munition de 10kg vers une cible en bois placée à l'autre extrémité du hall, un

court-circuit survint dans l'une des deux bobines de 300 ampères, résultant en un formidable arc lumineux qui jaillit vers l'assemblée, avec bruits, flammes et fumée. Et tout le public, le ministre de la défense, les hauts dignitaires de l'armée et les fabricants d'armes en tête, quittèrent la salle en prenant leurs jambes à leurs cous, et roulèrent ainsi jusqu'à la fin de leur vie avec l'espoir de n'avoir pas été touché par une *hystérésis* de leur propre champ magnétique. Birkeland, dans ce moment qu'il décrira plus tard comme le plus affreux de sa vie, s'est alors demandé : à qui est allé le produit espéré de cette expérience désastreuse ? A qui profitent nos échecs, mais un *qui* ne s'adressant pas tellement à des personnes, qu'à *un tout* où sont sublimées les énergies qui n'ont pas été utilisées, qui l'auraient été si l'expérience avait été couronnée de succès. Là s'ouvre l'abîme, et la question se pose, à nouveau, exotérique donc : Dieu, le Capital, le Commun, la Race, l'Etat, les Initiés, les Extra-terrestres, à moins qu'on craigne encore d'en prononcer le nom, et l'exotérique est en ce cas, tout comme l'exotique que l'on distingue de l'étranger, un puissant anxiolytique. La mort vous angoisse-t-elle ? La mort : la considère-t-on comme — un ECHEC ? La vieille femme et ses pieds fondent dans l'argile, comme au comble de la déchéance, déchéance de la vieillesse, en acronyme désormais pour dire une forme idéale, usiforme : EMS (valeur répulsive). 9h10 : un employé que l'on ne peut confondre avec aucun autre va chercher le linge sale des différents corps de métier laissé aux vestiaires, il le presse dans des sacs, le met en cage, l'envoie à la buanderie. 9h35, il commence à nettoyer les vestiaires, dans les sous-sols (abri anti-atomique), juste à côté d'une porte ornée d'une petite croix en argent. Ce matin, à la morgue, il y a le corps de ce qui a été quelqu'un, de ce qui n'est même plus un amas de chairs molles, à peine un agrégat de molécules finissant de décélérer, avant de repartir fanfaronner dans la pourriture. Peu de gens l'ont vu, puisqu'il est parti avec la nuit, puisqu'il est maintenant enfermé à clé dans la morgue. Dernière coercition hygiénique de l'établissement médico-social, disparition du cadavre, hygiène médicale et hygiène « éthique » se mêlant pour le bénéfice des troupes restantes, à charge de non-résistance, qui devront encore combattre pour repousser le record du monde de longévité, sous les ordres du haut commandement de la médecine et des groupes pharmaceutiques, du capital et des maréchaux-ferrants de la communication. Dernière coercition, puisqu'avant celle-ci il y a les portes à code de l'étage des fous, les bracelets anti-errance imposés aux fugueurs, le personnel, la bureaucratie, la famille, et surtout quelques idées qu'une longue acculturation n'a pas rendu plus véridiques ni plus légitimes, seulement plus efficaces. Pour le christianisme ou le bouddhisme par exemple, le SUICIDE est considéré comme un acte immoral, pénalisé sur le plan spirituel — simple manière de dire aux vivants : la communauté a besoin de vous, vous désister est un crime *contre la communauté*. Mais dans une société où la communauté est trop nombreuse, où il n'y a soi-disant pas assez de travail pour tous, dans une société qui vit d'un excédent en vies humaines et d'un excédent en richesses, le suicide n'est plus retenu par la prémisse économique de l'impératif moral, et, bon gré mal gré, la société cybernétique (le monstre froid par excellence) ne se porte pas plus mal de quelques centaines de milliers de suicidés par an, puisqu'elle peut toujours compter sur ceux qui restent pour se serrer les coudes et trouver, comme on les encourage à le faire, la solution la plus simple et la plus agréable qui soit pour résoudre les tensions naissant de ces abdications sonnantes et trébuchantes. Kristian Birkeland en reçoit comme les émanations, le méphitisme contenu, le vecteur satanique de ces morales lui troue la tête, recouvrant d'opuscules de quelques yoctomètres d'épaisseur toutes ces cavités pour en tyranniser l'immensurable scansion. Tout autour de lui les apparences passent en trombes élastiques, prêtes à vomir sur lui quelque animal de boue et de sang, — la peur lui étreint les poumons — mais il refuse de courir, il veut rester

là, et cependant il se rend compte que rester c'est être la proie, et que s'il ne veut pas céder à la panique il doit chasser à son tour, devenir le chasseur qui a pour proie la course. Et tandis que quelque part dans le monde quelques scientifiques et bricoleurs essayent de faire fonctionner les premières ampoules électriques, Van Gogh écrit : « Ceux qui croient que je peins trop vite, me regardent trop vite ». SYNCOPE. Ce qu'il faut pour que puisse émerger un tel regard ? Se posant lentement sur les choses, les évaluant, les sentant, d'abord par quelques fils qui ici se montrent puis là se cachent, sous d'autres fils, dans le tissage, capable à chaque perception nouvelle de sentir le mouvement qui donne forme à la trame entière comme d'un tableau, un paysage de présences ? — Ce qu'il faut pour cela : du temps, du temps pur, troisième dimension de la vitesse. Un temps de la liberté qu'il serait dommageable de confondre avec le « temps libre » du libre arbitre prothétique : dans un monde où « le temps c'est de l'argent », le vecteur d'être tend à donner au temps économique l'apparence du temps ontologique, à fonder cette identité, en amenant les individus à se construire autour d'une liberté de consommateur, ce temps du libre choix gagné par l'inscription dans l'ordre de production capitaliste. A intervalles réguliers cependant, le travail devient fébrile, le cheval recommence à sentir son propre pas sous le pas du labour. Le travailleur se reprend, se ressaisit au sortir de la tâche qu'il était entrain d'accomplir, que n'importe qui, soudain, devient en mesure d'accomplir : dix heures est l'heure de l'entrée dans la pause qui tranche le matin, marque le temps, montre de ce marquage l'au-delà, constitué par le marquage lui-même, dans la chair, la chair peu profonde de l'individu-façade, piège d'un quart d'heure à tout prendre, jusqu'à 10h15, l'après-midi, entre 15h15 et 15h30, à midi, jusqu'à une heure de l'après-midi, avec ingestion de nourriture et prolongations digestives, ou quelques autres soient les heures et les pointages, ouverture d'un sas de respiration millénaire qui devient tantôt le lieu où se révèle l'asphyxie, tantôt le temps de la re-création du continuum du lieu de travail, par l'échange de commentaires, mises au point, ragots, liens extra-planaires vers les vies d'entre 17h et 7h, vers la société, par exemple : naissance des révoltes ouvrières. Bismarck avait compris, et les capitalistes de la guerre froide après lui, que pour couper court aux velléités des communistes il suffisait d'accroître la sécurité sociale et le niveau de vie : naissance du libéralisme social. Mais si le temps des pauses s'écoule plus vite que le temps du labeur, ce n'est pas du tout en raison de ce que le labeur serait plus ennuyeux (ce qu'il est *par rapport* à la pause, rapport qui fait partie du piège), mais parce que ce qui veut naître alors utilise des ressources inemployées le restant du jour, parce qu'il faut traverser un chaos de minuscules effloraisons destructrices pour toucher à un rythme neuf, et qu'il y a toujours dans ces moments-là un principe d'arythmie à réaliser si l'on ne veut pas être rattrapé dans l'élan par la mécanique du grand horloger ; et les forces développées à cet effet condensent le temps. D'où la conclusion libérale-sociale qui s'impose : laisser le temps au travailleur de se souvenir que l'ailleurs existe, que « je est un autre », ne pas lui laisser celui du chaos ni de la construction. Même technique dans les religions grégaires, où le culte du souvenir, les prières pour le salut de ceux qui « sont » morts, interdisent toute critique mémorielle, toute brèche intra-utérine d'une mobilisation des mémoires de ceux qui sont passés outre les portes de Saturne. Manières équivoques d'annuler la mémoire de ce qui nous a fait crever (*le pire en tout* disait Céline). Les leçons de la nature sont oubliées, sont retrouvées, oubliées : est-ce parce que la mémoire indique toujours la vie tragique, boussole terrible, que l'oubli est pour l'être humain la règle la plus générale qui soit ? Les hommes ne parviennent plus qu'à être malades lorsqu'ils considèrent une telle tragédie, et ils préfèrent avancer dans leur bonne santé, quoique aveugles. Ils se cachent, empoignant leur mémoire comme le bouclier d'un dieu, et la tiennent devant eux, craintifs, l'égide

tournée du mauvais côté ; ou bien ils attirent l'attention sur des lignes de force arrêtées, par des mensonges savants ; ou encore peut-on les voir, défigurés par le ressentiment, condamner des portes qu'ils n'ont pas eu la force de tenir ouvertes. Ce sont là tangiblement des aspects affaiblis d'une mémoire plus forte et plus intime, dont les femmes sont les passeuses génésiques. *Blood is just memory without language* (Lydia Lunch, 1999). C'est une dynamique qui les traverse, une rivière de perles, un flux vestien, et l'Histoire opère sur elle de la même manière que le taylorisme opère sur le travail de l'artisan, les médias sur celui du barde et de l'aède. Mais si la révolution industrielle et les grandes villes que Rilke maudissait tant coupèrent peu à peu hommes et femmes de leur rapport à la terre, une nouvelle germination commença aussitôt sur les bitumes, les plaques commémoratives, les interprétations historiques, les conditions de travail. « Là, des hommes insatisfaits peinent à vivre / et meurent sans savoir pourquoi ils ont souffert (...) Ils vont au hasard, avilis par l'effort / de servir sans ardeur des choses dénuées de sens (...) Ils sont livrés à une multitude de bourreaux / et le coup de chaque heure leur fait mal ; / ils rôdent solidaires autour des hôpitaux / en attendant leur admission avec angoisse. » Nouvelle germination de forces hérétiques au carré sans voix, levées de terre comme des champignons sur le désert du Nouveau-Mexique où continue de courir le cheval, tandis que Kenneth Bainbridge, responsable de l'essai de la première bombe à fission nucléaire, glisse à l'oreille de Robert Oppenheimer après l'explosion : *Now we are all sons of bitches*. — Pitié et dégoût : ce sont les deux affects dont la rencontre était pour Nietzsche synonyme de nihilisme ; traduit dans la situation de ce début de troisième millénaire chrétien, ils sont surtout viables comme moyens d'autocastration des masses médiatisées, taylorisées et cadastrées. C'est ainsi qu'en 2003, tandis qu'un été caniculaire remplit les morgues européennes, les « mass médias » alertèrent l'opinion publique devant ces morts naturelles que la société médicale n'avait su prévenir, comme si n'était désormais admissible que la mort paisible qui vient avec le sommeil, et retire la vie avec la marée des rêves. De ces morts naturelles on était parvenu à faire un échec, en même temps qu'un formidable événement (à ranger dans le chapitre : qu'est-ce qu'on aime se voir valoriser au début du 21<sup>e</sup> siècle). Ce fut un « grand accident » de plus, un « grand incendie » (Noir Désir, 2001), un *shock and awe* (nom d'opération de l'invasion américaine de l'Irak, 2003), avec cette question qui ressurgit : à qui est allé le « respect mêlé de crainte » de ces échecs ? — Entendez-vous la trompette chrétienne ? — Abaissement du seuil de tolérance à la douleur, et accroissement relatif de l'intensité brute nécessaire pour obtenir du plaisir, saturnales autophages dans une société qui ne supporte la mort qu'à grand renfort de consolations, « société de consolation » (Malarewicz) qui crée sa propre matière consolable à grand renfort de déontologie médicale : maintenir en vie le plus longtemps possible (ce qui implique dégoût, pitié). Mais entre ce type d'attitude qui sera toujours confinée à l'échec et qui a besoin de ce confinement, entre l'échec et l'ERREUR il y a autant de distance qu'entre une attitude réactive et une attitude active envers la mort. L'échec est une interprétation qui confirme dans le déclin, tandis que l'erreur peut nous renforcer, pousse à se dépasser, jusqu'à ce dernier dépassement qu'est le premier pas d'une danse avec sa propre destruction. *La plus grande erreur est d'être né*. Un siècle plus tôt, en 1903, tandis que Rilke écrit les lignes citées plus haut, tandis que les frères Lumière inventent les plaques photographiques autochromes, Birkeland travaille à un fertilisant artificiel qui utilise un procédé connu sous le nom de *nitrogen fixation*, pour lequel il utilisa le résultat de son erreur précédente, l'arc lumineux, qui cette fois-ci devait lui promettre une rente de chercheur pour le restant de ses jours. Il est à noter qu'en 2002, 1% de l'énergie mondiale utilisée à la production de 500 millions de tonnes de fertilisants artificiels par an permet de

nourrir 40% de la population mondiale, avec l'aide cependant d'un procédé plus avantageux qui fut découvert quelques années après les recherches de Birkeland, le Haber-process, permettant de produire de l'ammoniac à partir de la réaction d'azote (nitrogen) et d'hydrogène ; et quand on a de l'ammoniac il n'y a qu'à l'oxyder pour obtenir de l'acide nitrique, qu'on utilise par exemple dans la production d'explosifs et de munitions à partir de 1916, à Leuna, en Allemagne, dans les usines de la compagnie chimique BASF. L'année suivante, au Japon, Kristian Birkeland boit du thé. Il le goûte, en intègre la saveur, le liquide, l'odeur, il enregistre chaque sensation tandis que son regard revient vers la surface des choses, la table de jasmin clair, le poisson Fugu dans l'aquarium, la Ford T noire devant la fenêtre. Et puis ce courant, oui ce vent froid qui souffle, qui gifle comme d'un voile, l'appelant à devenir ce voile, plutôt qu'à le soulever. Birkeland sort de la maison de thé, et reste, planté là, dans le vent, les passants, les bicyclettes, le tintement des sonnettes. L'infini lui traverse les yeux, les vents solaires, tout son environnement s'éclaire d'un tel feu continu. Sans considération de sens ni de valeurs, de manière erratique, son regard se pose sur la voiture noire, made in the US, dans les ateliers de cet industriel qui a fait sien dès 1908 l'« organisation scientifique du travail », taylorisme, fordisme désormais, par quoi l'on démontrera que la science est utile à quelque chose, qu'elle peut contribuer à la production de richesses, contribuer à l'effort de guerre, bref, qu'elle est capable de dégager des nouveaux terrains d'expériences, de nouvelles dimensions où pourra prendre place l'activité humaine, où elle pourra se multiplier à l'abord de nouvelles résistances (diviser pour régner, la grande loi dialectique de la stratégie d'expansion grégaire). *A very few lonely pioneers make their way to high places never before visited (...) they create the living conditions of mankind and the majority are living on their work*, dicit Kristian Birkeland. Aujourd'hui cependant, que lui importe la majorité, que lui importent les œuvres ? Ce ne semblent que jeux lointains, dont l'intérêt se serait perdu quelque part derrière l'horizon, d'une haie de labyrinthe, ou comme la lumière d'une étoile est déviée par le champ gravitationnel d'une planète invisible. Et cependant, dès le moment où la cognition sert à se donner des moyens d'action, elle gagne en intensité, elle se tourne vers le devenir, se distingue du nihilisme. *Certes elle n'est pas dirigée*, elle ne cesse de s'amputer d'elle-même, mais elle fait, elle produit ; elle dégagne de nouveaux secteurs d'activité, se divise en champs nouveaux et adaptifs, qui permettent à des hommes de vivre, de travailler pour le « progrès » de la science, pour magnifier l'humain de par ses œuvres. Face à la mort cependant, la science n'amuse plus personne. Ce n'est pas seulement parce que son action s'arrête au premier continuum ; mais encore parce que [2] la causalité efficiente est une justification inanissante (Vernichtung), « démoralisante » : la mort arrive parce qu'elle doit arriver selon une succession stricte de causes et d'effets, point barre. Ainsi prise en elle-même, la causalité efficiente est un plan fondamental sans horizon — et les sciences fonctionnent sur ce plan en circuits d'informations qui font tendre à certaines attitudes, y invitent, mais ne les formulent pas (et on trouvera dans cette forme de suggestion une des raisons de leur succès). Ce faisant la science crée des mythes (elle montre, expose), parce qu'elle fait des hypothèses dont le reste n'est jamais nul — parce qu'elle isole des lignes de perception-action, tout en se défendant d'affirmer le choix de ses principes comme découlant d'une interprétation culturelle de fond. Par exemple : la cryogénisation, ou le clonage des animaux familiers, qui sont des formes de consolations, pour soulager et confirmer le grégaire dans son fixisme. Par exemple, la recherche d'une théorie ultime qui puisse enfin tout expliquer, vieille tentation de métaphysicien fatigué, rêve creux d'une société-type de l'information. La science a ses codes, ses « arcanes », et si nous parlons ici en années-lumière plutôt qu'en

parsecs, cela montre par défaut le double langage qu'elle a, tout comme les religions, engagé dans les esprits. Mais à la différence des religions, la Vulgate de la Science est une forme d'exotérisme ENDOGENE. En effet, si la société cybernétique tire sa justification d'une théorie scientifique, celle de l'expansion de l'univers, elle tire surtout sa force d'un accroissement de la population qu'elle a elle-même contribué à créer, et elle tire sa force — dans une société qui ne croit plus qu'à l'apparence et où chacun est en même temps forcé de se défier constamment des apparences et des arrière-mondes — de ce qu'elle permet de produire des techniques qui modifient *visiblement* le sort de la majorité. L'exogène des théories est rapidement intégré au flux par les ouvrages de la technique, ouvrages dont dépend une telle vitesse de sédimentation. Et comme la technique forme celui qui l'utilise, comme ce n'est que par de telles formations (ce qui débute par une déformation, une *hystérésis*) que la conscience devient possible, la science concourt à un accroissement de la conscience d'être. Question alors de savoir *comment* les nazis furent formés, lorsqu'ils utilisèrent le Zyklon B pour mettre à mort 6 millions de Juifs, d'humains portant en eux-mêmes la trace de ce moule physiologique et culturel millénaire ? Pour le bénéfice de l'humanité, nous pouvons interpréter toute « solution finale » comme une solution de désespéré, une solution de faiblesse, qui accuse le rythme décousu et emballé d'un cheval à l'agonie. Seulement l'utilisation de ce gaz incolore entraîna la contre-induction d'un espace dédié au cyanure d'hydrogène et qui veut, maintenant qu'on lui a donné une telle largesse d'action, en obtenir une plus large encore. Tendance qu'il va devenir nécessaire de diviser, à la fin de la guerre, pour désamorcer la charge molaire, et en extirper certains fils pour les mêler à d'autres trames, pour que rien ne soit perdu qui puisse profiter aux vainqueurs (peuples, états, entreprises, groupes d'intérêt compris). L'un de ces fils se nomme par exemple Wernher Von Braun, inventeur pour les Nazis des fusées V2 — qui firent plus de victimes chez les ouvriers esclavagés à leur fabrication, que par leur utilisation sur la cible favorite d'Hitler : Londres —, puis coordinateur à la construction des fusées Saturn V côté américain (5, Vergeltung, victoire), qui transporta le rêve capitaliste vers la lune ; et avec entre-temps un passage dans les studios de Walt Disney avec qui il prépara des émissions éducatives sur la conquête spatiale. Et mort du cheval-vapeur et naissance du cheval-nucléaire, la fission atomique créant un espace de contre-induction, un autre espace fantôme, la fission atomique allant cogner dans les liens de toutes les interprétations atomistes, en particulier le christianisme et les théories romantiques et raciales du 19<sup>e</sup> siècle, fission qui ne s'est pas d'emblée révélée comme dispersion, mais d'abord comme division, en deux « blocs », qui se refusaient à cette partition du multiple ouvert. FLASH. Le cheval-lumière s'élançait sur la Terre, restreinte par une telle vitesse, sans horizon terrestre, avec plus que le non-horizon de l'espace intersidéral, en expansion c'est-à-dire dont l'extrême est toujours en fuite vers l'hors d'atteinte. Le monde terrestre n'a plus d'extériorité en lui-même aux yeux de l'homme, il est devenu endogène, sans terres inconnues (voir par exemple chez Paul Virilio, *La vitesse de libération*). De là, double progression, non plus en avant ou en arrière, à l'est ou à l'ouest, mais vers le haut (les étoiles) et vers le bas (le micro, le nano, le yocto, etc.). En touchant à la limite de son milieu, l'homme tout à la fois reflue dans l'imperceptible, et perce cette limite, délivrant un temps vertical, à l'entour duquel le temps horizontal (passé, présent, futur) s'invagine et se réverbère contre lui-même. — Il y a de Dieu une mort intensive, et une mort historique, qui elle n'a jamais le *temps* de mourir. — Nous pourrions ainsi entreprendre la fission nucléaire comme symbole de l'avènement de la Dispersion : dispersion de l'unité atomique, de l'unité de temps et d'espace avec les télétechnologies, de l'unité individuelle avec la multiplication du principe directeur de raison, de l'unité d'horizon avec la mort géographique, de l'unité

de but avec la décadence du modèle christiano-aryen, la mort du sujet, la mort de l'esthétique régulée, la mort<sup>TOUT</sup>. Fins de continuums psychomoteurs, et la dispersion ne va pas sans la sédimentation de ces anciennes globalités d'esprit, qui ne peuvent plus être depuis la naissance du mouvement dispersif, mais qui, par ce mouvement même, et en l'état où elles se trouvaient à l'heure de leur destruction, se sont trouvées à leur tours dispersées, épandues sur toute la terre, purin moléculaire, comme un nouveau substrat, encore mouvant et indéfini. C'est que la sédimentation, comme processus, voir comme procès — analogie avec, parmi les premiers actes interprétatifs post-Dispersion, le procès de Nuremberg et l'édiction des Droits de l'Homme, qui montrent comment l'on fut alors forcé de reconnaître la diversité et la pluralité humaine, pour ne pas perdre la forme « homme » — se fait par la multiplicité des buts qui naquirent dans l'initiation de la dispersion, les buts s'exerçant sur ces forces mortes dont les spectres viennent hanter les jeunes filles, sur les mouvements de cette « lumière à ras du sol » (Tzara) ; ce sont ces nouvelles lignes d'intention qui contraignent la sédimentation, l'interprètent, pour le plus grand bénéfice d'un avenir pour lequel la lutte va faire rage. Durant les cinquante années de la guerre froide, la dispersion se déroule alors comme dans une première division cellulaire, puis commence à révéler de son ampleur future sous le palimpseste exotérique de « mondialisation ». Mondialisation marchande qui vise à assurer une structure de dépendance et donc des modalités d'échange partout identiques, à transformer les conditions de vie de l'humanité comme d'un seul bloc, un seul jeu, par ce qu'il est convenu d'appeler CYBERNETIQUE, technique de la gouvernance. Mais combien la nécessité d'accroître les liens est dépendante de l'accroissement de la population et d'une modification des forces productives, et pas du tout d'une expansion de l'univers, c'est ce qu'il faut bien sûr souligner en passant. La loi de Hubble qui décrit l'expansion de l'univers fut prononcée en 1929, l'année du premier crash boursier, première brèche dans le mur érigé au 17<sup>e</sup> siècle contre les invasions des Peaux-rouges ; mais c'est aussi l'année au cours de laquelle, après la signature des accords de Latran entre Pie XI et Mussolini, garantissant le caractère officiel de la religion catholique en Italie ainsi que la souveraineté du pape sur son territoire, le Vatican devint un Etat *temporel* souverain. Etat multinational, araignée cryofère, qui gèle tout ce qu'elle touche. — Septante ans plus tard : raréfaction du principe d'état, fission du « monstre froid » en multiples du nombre d'or, contractions de subatomismes néogrégaires, aussi bien d'ailleurs dans les religions toujours un peu plus incapables de construire la différence, que dans les globes d'états et d'entreprises, toujours plus nombreux jusqu'à la stabilisation du cycle. Vous avez dit cycle ? Evolution ? Gradualisme phylétique ou équilibre ponctué ? Ni l'un ni l'autre vous connaissant, je dirais plutôt : l'un et l'autre,  $1 + 1 = 0$ , et non 3 (*principe de soustraction* comme dirait Deleuze). Dès lors accréditation de l'hypothèse d'une accélération de la vitesse du temps, accroissement du nombre d'hommes induisant accroissement de l'exposition du temps, accroissement de la vitesse des déplacements toujours plus nombreux d'hommes, de marchandises, de données, induisant rétrécissement de l'espace, c'est-à-dire constriction de l'espace-temps dans un *effort* d'adaptation, un effort ponctuel, qui est dans le chaos d'un appétit continu une volonté d'ordre qui ne trouve pas à chaque heure de quoi se nourrir, et peut-être plus rarement encore un fauve après qui courir. Tout effort est nocturne, tout effort est — forcé de lever haut les jambes pour ne pas s'encoupler dans cette nuit que des héros taillés sur mesure traversent en hurlant, vampires de leur propre sang, « et qui ne peuvent plus sourire ! » (Baudelaire, *L'héautontimorouménos*) — est un cheval qui cherche à dévorer, pour le faire sien, le soleil : la nuit. Trois pour être exact. Accréditation dès lors de la thèse qui, symboliquement attachée à la précession des équinoxes, parle de la venue d'un nouvel âge, l'attente d'un âge messianique étant

symétrique de la détresse d'un peuple, mais ce peuple soumis de l'intérieur à la détresse, puisque c'est là justement que l'on presse son suc, à fleur d'intimité, avec cette surexposition du « quotidien », cette soi-disant vie ordinaire banale, qui tend à n'offrir pour terre aux racines humaines que le vide intersidéral (des « culs-de-jatte dans l'espace » comme disait Cendrars). Une telle approche n'en laisse pas moins d'être fallacieuse si l'on n'y entend pas la dissolution de l'ancien continuum, le froissement intestinal de visages qui cherchent dans le désespoir à s'appuyer les uns contre les autres, dans le sein du soupçon, atteints qu'ils sont de cette forme nouvelle de solitude. La *détresse* est l'expression de ce que manque un continuum où les intentions prendraient immédiatement consistance, parce que partagées alors dans un ensemble molaire suffisamment vaste pour que l'étranger puisse être regardé *de suffisamment loin* ; histoire qu'on le confonde un peu avec « tout le reste », sur la tâche aveugle, pour que le cerveau humain puisse à sa guise s'essayer à remplir cette zone en interprétant ce qui l'entoure. Bien sûr, nul n'a jamais été en mesure d'assurer la conséquence-multiplicité de ses actions, même si on a su, à certaines époques, produire des éternités avec une certaine habileté. Une habileté toute maternelle : la sphinge avec ses trois énigmes, les dix plaies d'Égypte, — sept sceaux, puis plus rien. Le lion de Juda se disperse aux quatre vents et les parchemins des lois qu'il portait sur son dos flottent dans le temps infini. CAR IL Y A un vertige ici comme il y en avait un face à l'être de ce que nous sommes. Si, dans ce dernier cas, nous parlons de conscience d'être, de la création, à partir de là, par là même, d'un continuum, de sens, et, par l'emprise de l'interprétation sur la sphère de la perception-action, sur cette dernière à mesure de l'extension de la volonté, dans le premier nous parlons d'une conscience de devenir, de *conscience chaotique*, parce qu'elle est conscience de distance c'est-à-dire conscience discontinue du discontinu. L'amorce vertigineuse de la conscience chaotique, c'est par exemple la pensée que pourrait se formuler un physicien quant à l'usage qui sera fait de ses découvertes ; c'est aussi, autre exemple, la perception que n'importe qui peut avoir en prenant une photo, en regardant cette photographie, constatant la distance entre ce dessin de la lumière et la lumière qui l'expose maintenant à ses yeux. Nul n'est en mesure de s'assurer de la descendance de ses actions, par l'intention qu'il y a mise ; et la FOI en un continuum de sens ne concerne d'abord que celui qui la condense (et la valorise), et les autres seulement à la mesure du rayonnement de son intention (in-tension), autrement dit, à la mesure de l'extension de son continuum, ou si l'on veut, de son être, dans le devenir qui est chaos sans nom. Ce que peut être la volonté : un agencement de résultantes obtenu par une contrainte exercée sur les tensions de notre amas local (mais ce n'est guère important). — *Ce que peut être la mort ?* — Birkeland regarde derrière lui. A travers la porte de l'établissement médico-social, il se voit lui-même, assis à une table, entraîné de boire du thé. En face de lui, encadré dans un coin de planches où pousse une herbe rouge, un homme au visage buriné le regarde, les pupilles voilées derrière le rideau de vapeur qui monte de la tasse qu'il tient contre ses lèvres, sans bouger. Un peu plus à droite, une jeune fille qui mourra à Nagasaki le 9 août 1945 regarde au dehors, vers le vent ; sur ses traits un peu monotones s'échouent les flammes du couchant ; et à gauche, givré par une journée de travail dans les sous-sols de la morgue planétaire, un travailleur s'absente, et s'absente, et s'absente. De quelle couleur est ce silence ? Sur la même place qu'au matin, 17h15, maintenant et à l'heure de notre mort : le corps fatigué, l'attention vague et un peu débile, l'employé d'EMS ayant achevé sa journée de travail est en train de rentrer chez lui. Il s'affaire des passants et du mouvement des bus, son regard épouse les circuits électrifiés qui lui grillagent le ciel, et tandis qu'à nouveau quelque chose cherche à naître en lui, perceptible, agissant, il voit passer un homme qui lui ressemble, mimétiquement en abîme. Il *sent* dans cet homme la joie

d'être toujours à la pointe de soi-même, dans l'entier d'un corps dont la pensée a appris à venir habiter chaque carrefour de la sensation, dans un excès, quelque part, qu'il se permet un instant de mépriser. Kristian détourne les yeux, fait quelques pas dans la rue... *Vagabond rouge-argent sur la terre de métal*. Quelques énigmes auxquelles mènent toutes les solutions. Une réflexivité qui traverse le chaos, et non l'« être », pour revenir à un soi qui de là ne sera jamais le « même » ? Depuis qu'il a pris connaissance de la théorie d'Einstein sur la relativité deux ans auparavant, lors de la troisième année de l'ère Taishō (大正), une série de pensées ne cesse de lui revenir, comme une mélodie, longtemps perdue dans un regard aimé, et qui ressurgirait au moment le plus inattendu (maintenant donc : il y pense). Il existe une opinion répandue au début du 21<sup>e</sup> siècle chrétien, qui consiste à dire qu'avec le temps, on prend du recul, qu'ainsi l'on discerne mieux ce qui s'est passé. Le discernement à cet égard est une manière de trancher un nœud gordien, et le plus souvent, un nœud qui ne se trouve pas tellement dans le passé que dans le présent. Un présent que l'historicisation du passé permet de mieux supporter : jugeant le passé, on a moins de crainte quant à la détermination du bien et du mal, et la règle de l'expérience exigeant l'existence d'un continuum entre passé et avenir, on essaye à tout prix de faire en sorte que le passé ne nous rattrape pas. Pourtant ce n'est pas la même chose, de ne pas se faire rattraper ou de prendre du recul, de fuir ou de discerner, ce n'est pas le même mouvement. Le recul ne s'acquiert pas dans le temps, mais à travers le temps, dans une trouée, qui nous fait voir ce qui sera, quand bien même notre chair ne l'a pas encore expérimenté. Dans le temps, ce n'est pas pareil, avec la passage du temps : on oublie, on oublie ou on oublie pas, selon ce qui nous guide. Einstein était de ces êtres enlevés, arrachés à eux-mêmes, par une passion qui n'était pas le « savoir », mais une sorte de dialogue avec « Dieu », un désir d'éprouver les limites de l'être. C'est ainsi qu'il écrivit, le soir du 2 août 1939, une lettre à Franklin D. Roosevelt, alors président des Etats-Unis d'Amérique, pour l'informer de l'imminence d'une percée scientifique en matière de réaction nucléaire en chaîne : « This new phenomenon would also lead to the construction of bombs, and it is conceivable — though much less certain — that extremely powerful bombs of this type may thus be constructed. » Il indique dans la suite de sa lettre *les lieux* où le gouvernement américain, qui n'a sur son sol que des minerais pauvres en uranium et de plus en petite quantité, pourra se procurer de telles ressources. Mais là où le scientifique produit des hypothèses le politicien feint savoir ce qu'il ignore et, comme l'écrivait Beaumarchais, ignore ce qu'il sait. Cependant, peu avant de mourir, un proche d'Albert Einstein l'entendra s'exprimer en ces termes : « j'ai fait une grande erreur dans ma vie : quand j'ai signé cette lettre. » Une « erreur » qu'Einstein cherchera vraisemblablement à réparer, militant dans les années d'après-guerre contre l'armement atomique, allant jusqu'à écrire une seconde lettre à Roosevelt pour le prier de renoncer à cette nouvelle puissance. Ce que lui-même avait été incapable de faire, du moins quant au *sentiment* de cette puissance ; et la réparation qu'il voulut donner à ce qu'il ressentit, dès après Hiroshima et Nagasaki, comme une erreur, s'appuya sur un sentiment de puissance qui se façonna *contre* le premier. Une erreur qui ne se révéla donc comme un échec que sur le lit de mort de celui qui sert encore, en l'an 18 de l'ère Heisei (平成), de figure emblématique des sciences. Complexe d'Einstein : la science est un jeu, mais Dieu ne joue pas aux dés, *donc ?* A quelle vitesse souffle le vent dans cette rue de Tokyo où Kristian Birkeland s'avance dans le crépuscule, tourne en cercles brisés jusqu'à minuit, et au dixième coup tourne à l'envers et revient à son point de départ ? Contourne la maison de thé, et entre, juste à côté, dans son hôtel, gravit des escaliers en pyrite, argumente jusqu'à sa chambre par un corridor de ouates multicolores et ondoyantes, s'étend sur son lit ? Une balle de revolver : autour de 300 m/s, cent mille fois

moins que la vitesse de la lumière. Autant dire qu'on a le temps de voir la mort venir... Mais bien qu'on ait retrouvé le lendemain matin un outil d'une telle potentialité d'action sur sa table de nuit, ce n'est pas à cette vitesse-là que le scientifique norvégien reçut la mort (et peut-être se la donna) : à une vitesse bien moindre en fait, celle de l'action médicamenteuse : overdose de véronal — un barbiturique qui est, 90 ans plus tard, tombé en désuétude, utilisé principalement pour « endormir » les animaux de compagnie, dans les pays qui peuvent se permettre de les nourrir —, overdose, avec 10g au lieu des 0,5g recommandés, mesure que Kristian Birkeland devait prendre chaque jour pour que ne surchauffent pas ses bobines, ralentir son organisme pour éviter l'emballement du cœur, mais qui le ralentit cette nuit-là jusqu'à l'arrêt, circuits après circuits, ses organes vitaux, son sang, son âme, son écophyse. Était-ce un suicide ? Très probablement, sauf à accrédi-ter les craintes de Birkeland quant à la vindicte que lui auraient voué certains gouvernements et groupes d'intérêt. A qui imaginait-il avoir affaire ? Nous ne le savons pas. Peut-être à la firme BASF, qui avait su faire fructifier la descendance de son fertilisant artificiel, cette firme qui, avec cinq autres compagnies, formera quelques années plus tard IG Farben, société pan-nationale allemande qui contribua à la production du Zyklon B sous la tutelle hitlérienne, lequel ordonna d'ailleurs qu'on retire le parfum autrefois adjoint au gaz utilisé alors comme agent contre les poux. Mais ce ne sont que des faits : en aucun cas des preuves. C'est-à-dire, non ceci qu'ils se sont produits et ont marqués à jamais les enchaînements serrés de tensions d'un ensemble local (notre planète), mais ceci qu'il reste toujours des marges, des espaces vides, dont l'Histoire n'a que faire, parce qu'ils ne correspondent pas avec son système de codage. Fait preuve tout ce qui peut faire code, mené au terme du processus de réponse d'une certaine interprétation des rapports de force. Ce n'est pas un secret, la science en fait tout autant, et on peut se demander alors si Kristian Birkeland n'avait pas tout autre chose en tête dans les minutes durant lesquelles il se laissait glisser vers son dernier sommeil. Un voyageur temporel ? Qu'était-il : un astronaute suicidé, ou bien encore : un de ces « suicidés de la société » dont Artaud parlera deux décennies plus tard ? Un « pionnier solitaire » sur lequel le collectif aurait exercé sa monstrueuse puissance d'érosion ? Kristian Birkeland est mort. Mais tout état est une abstraction, donc ? Il n'est pas mort, mais ceci arriva qui nous marque à jamais : « Kristian Birkeland, né à Christiana le 13 décembre 1867, est mort durant la nuit du 14 au 15 juin 1917 ». Et alors : s'il s'est suicidé, était-il LIBRE de le faire ? Ce n'est pas tant la question qu'on ait pu le forcer au suicide, par exemple en brandissant sur lui cette fameuse arme à feu ; ce n'est pas non plus la question des circonstances atténuantes ou aggravantes ; mais en toute conscience et en « tout état de cause », si Birkeland avait vécu les derniers instants de sa vie comme exo ou xénogènes. Comme absoluteion d'un extérieur, ou comme lutte avec l'étranger. Car vivre libre : [3] cela n'a rien à voir ici avec le « libre arbitre ». — L'« individu » est le *produit* du libre arbitre : indivisible parce qu'il porte la responsabilité totale de ses actions, manière de nier le discontinu, plus que d'affirmer un continuum, manière de s'entendre dire à longueur de journée : « vous êtes libres, alors pourquoi le monde n'a-t-il pas encore changé, pourquoi ne correspond-il pas encore aux désirs que vous énoncez ? est-ce parce qu'au fond vous voulez être brimés, exploités ? au fond : vous voulez votre propre malheur ! », et ainsi de suite, la réponse étant contenue dans la question, manière de constituer un composé lissé d'amas humains particuliers, tyrannisés incestement par la prémisse exogène de la proposition. Comment ne pas sentir ici l'esprit de vengeance des prêtres, des médecins, des savants — et de *certain*s d'entre eux, puisque le ressentiment est d'abord actif chez des personnes, quoiqu'il soit en puissance dans certaines professions, lorsque leurs membres sont légitimés au point d'entraîner des

dominations sans avoir autrement démontré la valeur de celles-ci —, mais encore de tous les « riches bienfaiteurs de l'humanité », bienfaiteurs de la bonne conscience d'une certaine humanité faudrait-il dire, mais encore de toute personne ayant suffisamment de force pour dominer, pas assez pour guider, abusant de la faiblesse des hommes en leur soufflant des poisons dans les joues, sous prétexte de les réanimer ? — *Nous ne sommes pas libres*, écrivait Artaud, nous ne le sommes pas, parce que les choses exercent sur nous leur pouvoir, exercice, écrit-il, que nous ressentons comme de la *cruauté*. Les choses et les êtres nous imposent notre propre existence ; puis par les nerfs, les organes, les sens, la pensée, nous imposent la conscience de ce qu'ils agitent en nous ; et n'est-ce pas là le tragique : que nous en ayons conscience ? « Conscience » qui n'est pas tant « savoir avec », que *vivre avec*, ce qui ne recouvre pas le sens d'un accommodement, plutôt d'une lutte de réciprocités, un *mélange* et le heurt de tensions, de naitivités et de buts divers, RENCONTRE qui se révèle par un dessin, une sensation, par un geste, un air, un chant, un éclairage particulier, ou un chat couvert de poux, un tigre épileptique, ou une seule lettre, par exemple le R de tout à l'heure, qui ou bien dépasse le stade de l'obturation logique pour devenir une porte sur le xénogène, ou bien ainsi joue sur nous ses tours et détours de magicien. Car c'est bien qu'elle survit la plupart du temps, cette lettre, en servant d'obturateur, concourant à tenir plus ou moins de lumière sur la scène, à ce que s'établisse un équilibre momentané entre fusion et distinction, par exemple dans kRistian, mais aussi dans n'importe quel mot d'où cette lettre est absente, et contre la présence/absence de laquelle elle peut devenir la *gutturale du fauve*, l'autodestruction du continuum, le grand RRRRR de la chasse au cheval, ce cheval psychopompe qui lie ensemble un ici avec un au-delà de la mort. C'est le fauve de l'omnirébellion des formes, la Vierge révoltée d'Artaud, le lion de Zarathoustra, qui sont des figures de l'élan terminal de l'être contre la cruauté qui lui est imposée — non par son être lui-même, dit-il alors, qu'il oppose au néant pour s'affirmer comme il peut, mais par le dehors coupable de la douleur, de la perte, de l'échec, dont on fait remonter la responsabilité jusqu'au couteau sacrificateur, jusqu'à l'arme à feu, jusqu'à Nietzsche, jusqu'aux Juifs, jusqu'à Dieu le père (pourquoi m'as-tu abandonné ?), à *l'infini exogène de la situation* (une bonne raison pour que l'univers soit en expansion ?) —, élan « terminal » parce que ce sont là des figures, non de l'élan vengeur de l'être, sa volonté d'être tantôt le juge et le bourreau, tantôt l'accusé et la victime, de cette vie « extérieure » qui les fait souffrir, mais de la pointe extrême de cet élan, comme si le fer de lance était en même temps le goulot du sablier, dans la perspective duquel le temps s'inverse, hurle et fait hurler l'ancienne inertie du sable. Le problème n'est donc pas dans le duel, et le dualisme ici ne doit pas faire écran, doit être tenu au pied du duel, tant si l'on veut lutter il faut être deux, puis des milliards, dans le creuset du même risque, d'un même intime ravage. La conscience est devenir-ensemble tourbillonnant lorsqu'on a sous ses pieds la terre tragique d'où l'on est né, naissance qui implique contrainte, cruauté dont notre conscience marque les heures, en distribue les valeurs physiologiquement, BIOS, GEOS, COSMOS. — Conscience chaotique du hasard des coups, conscience cosmique de notre propre insistance. Et la liberté est comme la mort : ce n'est pas un état, peut-être un pressentiment, la préparation d'un changement et sa mise en œuvre, vers un accroissement de la puissance, *car la mort peut aussi être cela*. [0] Comment l'être humain est-il marqué par son outil, lorsqu'il est lui-même et l'outil et la fin ? Il fait passer sa volonté dans les choses, et ces choses se contre-induisent en lui, l'humain se contre-induit dans l'humain ; or l'humain contre-induit veut toujours plus de champs où s'exercer, c'est-à-dire plus d'humain, donc ? *Circulus vitiosus deus* ? Que veut le travailleur, celui qui se lève cinq matins par semaines pour accomplir un travail qui ne l'intéresse pas, ou celui qui cinq matins par

semaine se demande ce qu'il pourrait faire pour obtenir une place de travail qui ne l'intéresse pas ? Flux tendu, stock zéro, la vitesse du profit, la vitesse de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais ce n'est pas une histoire de prédation, plutôt une longue automutilation, une disparition, un appauvrissement et la montée d'une PLAINTÉ, chaude à travers les rideaux des aurores boréales, et qui s'écorche dans ces cristallisations multicolores, de la nuit, une montée qui ne va pas « en haut », qui ne va pas « en bas », ni n'embrasse la rose des vents, ni n'accepte la domination de la lumière. *In girum imus nocte et consumimur igni*, expression dont le palindrome, signifiant, est en phase avec le signifié, le premier exprimant notre vie à tous qui tourne, sans raison ni but, le second prononçant chaque vie, chaque feu dont le destin se consume dans la ronde des opacités (peut-être la nuit de plus en plus noire d'un univers en expansion ?). La conscience d'être se révèle ainsi comme néant sans visage, lorsqu'elle n'est pas tournée vers le devenir, lorsqu'elle n'est pas unie à la conscience chaotique de tout devenir, lorsqu'elle ne prend pas pour elle-même sa plus lourde charge de feu, pour la jeter et se jeter dans l'univers, consumant la nuit, consumant le désert, détruisant le cercle parfait de chaque heure, mordant à la tête le cyclone de Saturne. Non : Kristian Birkeland n'est pas mort. Il a été vivant, et il mourut sur une certaine boucle du temps ; il cessa de devenir, avec la conscience de ce revenir, dans son propre temps local. Cependant, aujourd'hui même, vu depuis Bételgeuse, étoile située à quelque 427 années-lumière de nous, il n'est pas encore né. Vu par contre depuis Proxima Centauri, l'étoile la plus proche de notre système solaire, à 4 années-lumière et des poussières, Birkeland paraîtrait bel et bien mort ; mais si depuis là on avait voyagé à une vitesse supraluminique jusqu'à la Terre, c'est-à-dire *en remontant le temps*, on aurait pu assister à sa naissance, non plus en temps réel (qui est limité, dans les transmissions de données, par la vitesse de la lumière) mais au présent et en acte, et Birkeland lui-même, s'il avait eu l'occasion de pratiquer un tel voyage, aurait pu assister à sa propre naissance et, pourquoi pas, à sa propre mort (maintenant donc : il y pense). Mais quelle importance ? Le travailleur, assis sur un banc à attendre le bus, ou celle qu'il aime, lui aussi s'est vu se rendre visite, tel un double présent et bien réel, en même temps que presque infiniment lointain, passé le mur de la lumière, à plus de Mach 10<sup>4</sup>, ce mur que nous voyons à l'heure de notre mort, et que nous ne traversons pas sans aussitôt devenir autre, *étrangers à l'origine*. Ce que nous appelons le XENOGENE n'est rien d'autre : c'est une vue qui enveloppe la lumière, cette lumière qui nourrit et distingue d'entre les formes, c'est une vue qui nous révèle dans notre étrangeté à nous-mêmes. Question alors — question : qu'est-ce qui donne aux hommes le désir de vivre ? Certainement pas un quelconque dieu, ni une cause, aussi grande, aussi appétissante puisse-t-elle être. Mais les émotions, la nature profonde, le mystère du fait de vivre et que la vie agite en nous tant de choses inconnues, « précisément prometteuses », même quand elles sont tristes, et dures, et violentes. L'homme vit de ses perceptions, de ses émotions, de son sentiment et de la conscience qu'il en développe — vit de ce qu'elles sont toutes des *pouvoirs* qui naissent de par lui —, cela le sustente, il aime cette agitation d'une forme de guerre plus ou moins raffinée. Il y a un effort qui s'accomplit pour que la vie continue, pour que l'on s'éprouve, et puisse se tenir dans l'homéostasie qui rend pour nous possible l'expérimentation du monde. Les religions aident l'homme à vivre certains moments parmi les plus âpres, lui permettent d'accroître l'intensité de certains moments de joie, et de marquer le temps, de l'assister dans la création seconde d'un continuum psychique ; mais outre cela, par cela, c'est à la gestion orientée de groupes humains que les religions sont dévolues. C'est ainsi en gestionnaires que les religions chrétiennes ont contribué jusqu'ici à la formation de l'homme atomique, un type humain qui s'est vu éclaté, défait, mais que le droit sur l'humanité, qui, légiférant sur les

crimes, légifère de fait sur ce qui n'est pas considéré comme criminel, tente de sauver : en fortifiant encore son atomisme par une logique victimaire-compassionnelle, au lieu de construire un droit positif d'alliance. Les hommes veulent suffisamment de droit pour vivre les pouvoirs dont ils se sentent investis ; et qui frustre une volonté de bonheur, de révolte, de jalousie, de plaisir, de haine, de mépris ou d'admiration, d'édification ou de destruction, sera coursé par le revers de ce cheval-là, cheval-nature, cheval-pouvoir, qu'il est toujours plus facile de laisser courir que de vouloir dresser, dont il est plus facile de diriger les résultantes sublimées de frustrations répétées, que d'essayer de conduire les flux sauvages à la hache (et dans la hache, il faut entendre l'art de la balance qui est une génétique d'ajustements à peine perceptibles). Il existe à ce propos une stratégie d'ensemble en 2006, dans la périphérie centrale de la société cybernétique : le monde est donné comme *abouti*, dans une rhétorique qui astreint le *logos* à dire l'être d'une situation achevée, son rêve réalisé, pour lequel on utilise le désir humain de tranquillité et de sécurité, lequel, poussé à bout, est le désir de l'homme d'en finir avec la souffrance, avec la lutte, bref, son désir de mort. Si ce discours constitue l'appât, la rhétorique de la mondialisation constitue le fil et le fouet de cette canne à pêche exotérique : car d'un côté l'on affirme le paradis sur terre, tandis que de l'autre on menace de la fermeture totale du monde, de la guerre perpétuelle dans ce monde fermé, tout en menaçant *par le ciel* de la dissolution de l'espace physique. L'effroi causé par un univers en expansion (et ce bien que cette expansion ne concerne pas la matière de notre planète mais le tissu « élastique » sur lequel elle est « posée »), par la vision d'un univers qui plonge toujours plus profondément dans les ténèbres : de cet effroi on use comme d'un levier sur les esprits, d'autant plus puissant qu'il reprend certaines thèses du dieu noir de la matière, utilisé comme indicateur, comme rabatteur et comme proxénète du dieu blanc de la création. Et quoiqu'il en soit, aurait-on donc une si faible opinion de nous-mêmes que nous nous imaginions d'emblée incapables de résister à cette expansion par d'autres moyens que le repli molaire et la complexification quantitative de nos structures vitales ? Nous ne savons pas si Kristian Birkeland avait voulu mettre fin à ses jours, en prenant ces fameux 10 grammes de véronal au lieu des 0.5 recommandés, là-bas, sur son lit, à l'hôtel Seiyoken. Était-il vraiment sorti dans les rues de Tokyo cette nuit-là ? Y avait-il eu un orage, avait-il vu ces nuages juchés sur les épaules des maisons ? Sur les toits en pagode ils se déchiraient sans un bruit ; des vents les faisaient s'écraser contre les façades, enroulements subreptices au décrochement d'une porte, de fenêtres déjà sombres, ou, allumées, coupant cette sensation de nuit qui défile. Telle en son cortège de lois mécaniques qui l'appréhendent et l'essoufflent, elle n'en continue pas moins sa montée en nous, ne cessant de nous provoquer, pour que nous ne cessions pas de vouloir surmonter son inertie. Et alors, tandis que soudain le moindre souffle d'air retombe contre la terre battue, on vit arriver, ralenti par notre vitesse de vertige, des trombes tournantes d'air et d'eau jetées contre nos corps, qui, tels des bouilloires, sifflent dans l'orage une plainte fuselée au parfum d'ozone et qui s'élève dans une toute apparente atonie. Des fauves surgissent d'entre les plaques tectoniques des nuages, roulant et se refusant les unes aux autres, différemment armées de vitesse et de chaleur, formant des gaines de compression et des couloirs soudain où des tubulures d'éternités diverses se mélangent dans l'innocence d'un bond qui les concentre, qui les tient en alliance, séparées par force, autour de l'œil du cyclone, vide mobil repos et sans refrain. De retour chez lui, le travailleur a recommencé à vivre, il se dévêt des ses habits mouillés, prend une douche chaude, imagine son futur, travaille une bonne partie de la soirée, puis s'endort. Une chape de plomb le recouvre, qui éloigne de lui les rêves nucléaires. Et les mots continuent à danser dans sa tête, les questions se posent, les questions pullulent, beauté labourante, naseaux et

volcan. Trois jours plus tôt. QUAND les mots disent-ils quelque chose ? Lorsque l'on se sent concerné ? Mais se sentir concerné demande toujours un effort : les mots ne font-ils sens qu'à dose de volonté, c'est-à-dire : qu'à dose d'intension et d'extension de soi ? Sommes-nous autrement réductibles au contexte, à l'environnement qui nous a façonné et nous façonne présentement ? Comment, par exemple dans un texte, un mot n'acquiert de valeurs que par son contexte, le continuum où il s'inscrit, et fait rayonnement de ce continuum en retour, comme dans l'acte sexuel. Continuum qui n'existe pas en soi, qui existe parce qu'on le sort de lui-même, qu'on l'entraîne dans le mouvement de notre perception-action, que cependant le fil du texte guide, interprète, par là déforme. Comment s'interpréter, avec un soi qui n'est pas « moi », mais un tout mithridatisé contre son propre reflet, dans le miroir de cet autre univers (un lecteur, quelque part) qui nous fait et nous déconstruit ? Comment interpréter, et vers quels buts ? Comment percevoir et comment agir ? Le jeu parfait de chaque instant percutant le flux sensible, façonnant par le jeu des résonances nées des tensions en devenir le long de la seule ligne définie du temps, cette matière première, attentive, jusqu'à ce qu'elle apparaisse à ses propres yeux, et affirme jusqu'à la mort en prenant part à la construction-destruction de royaumes incréés. Kali dansant et déchirant de ses pieds les corps d'hommes et de femmes, au hasard : exigence totale et absurde de la puissance. Mais une déesse aux pieds nus, la nuit en robe rouge, avec encore une douceur de joie au visage, une violence, un FEU, tandis qu'elle demande, tendant la main, au sortir de la danse : *encore une fois je vous prie !* — Dans cette demande, il y a la pulsation du vide, les gongs du devenir-possible, il y a la conscience chaotique qui s'ouvre, ivre de terre et de lumière, ainsi limpide dans son ivresse, se donnant les nourritures qui correspondent à ses appétits les plus élevés. Conscience qui est une forme schizoïde des profondeurs, des deux lions qui sont, dos à dos, les passeurs du soleil et les gardiens de sa nocturne procession, entre chaos et cosmos, entre sa matière brute et son existence achevée, entre un élan vers la fusion et un élan vers la distinction, qui ne sont pas vraiment deux faces, mais entrent plutôt dans l'expression d'une tension, en devenir dès lors que l'amas local correspond avec d'autres amas, avec tout ce que cela implique d'interpénétrations hasardeuses dans la rencontre et la construction-destruction de configurations tensibles. Une tension orchestrée, voulue et qui, dans cette affirmation, se produit en un seul mouvement ; car l'affirmation du devenir est ce qui fait que le devenir est un. Il n'y a pas d'unité sans mouvement. Et si ce que l'on nomme VOLONTE n'est rien d'autre qu'une orchestration de tensions, de ce que personne n'est habité des mêmes complexes de forces, cela signifie qu'il n'y a d'égalité ni entre les consciences, ni surtout entre les volontés dont les premières découlent. *Chacun formule des intentions, mais toutes n'ont pas la même intensité.* La force d'une intention se mesure à l'extension dont elle fait œuvre, par ce qu'elle exstatifie de son mouvement, stratégiquement, à travers les trois moments de l'exposition. Lawrence par exemple exerça une influence forte, du fait même de son devenir-un-ensemble particulier, tourbillonnaire, dont l'élan réalisé ne dépend que fort peu de sa « responsabilité ». Distants de cela, les soldats à pieds, en char, en bateau, à dos de dromadaire ou à cheval, n'ont pas la même influence, — ce qui 1) ne signifie pas qu'ils n'ont pas d'influence, 2) que cette différence n'est pas le fait de ce que ces soldats sont au bas de l'échelle hiérarchique tandis que Lawrence est gradé, ce serait voir les choses à l'envers, tant il n'est arrivé là que par sa puissance d'extension, comparable à un attracteur chaotique, où la probabilité d'erreur est amplifiée au point que l'erreur rend caduc toute détermination d'après des conditions initiales, générant-contrainant la production du réel par sa propre antéstructuration fractale, 3) que son « charisme » n'en est pas moins entré en résonance avec le Prince Faysal, avec l'armée britannique, comme

détenteurs de légitimité, et 4) que jusque là on a encore rien dit du *goût* duquel relève T. E. Lawrence — parce que les circonstances, d'abord, ne les ont pas formés de la même manière, ne les ont pas placés à ce point d'exposition où la tension entre les circonstances qui nous font et notre désir d'agir sur les circonstances se résout, non dans l'absence de tension, mais dans une tension supérieure, supraluminique (où l'apparaître n'est pas plus l'essence de l'être que les idées platoniciennes ne sont l'essence du devenir). — — Nous sommes en 1917, à dos de cheval, à cavalier comme des imbéciles entre les lignes de feu, à hurler des paroles sur le champ de bataille, le grand tafta d'Apollon, les rapaces rampent, tonnerre plastique, « les cloches sonnent sans raison et nous aussi » (Tzara). Avec de tels effondrements qui résultent tantôt en cette division sclérosée de partis, de sectes, de religions, de nations, incapables de toute grande politique, laquelle va nécessairement avec la prise en compte, d'une part, de leurs infrastructures de dépendance, d'autre part de buts à poursuivre qui ne soient pas ces onanismes civilisateurs, mis au monde dans les latrines des cabinets politiques, sous l'œil des bailleurs de fond et des assureurs, toutes confessions confondues. Sans doute est-ce, contre ceux-là, par le nombre, par épidémie de rayonnement que la révolution agit. Révolution qui dans sa dynamique est une explosion de conscience chaotique et de forces vives, mais dont la progression dans le temps n'est de là jamais assurée, puisqu'elle n'est que rarement en phase avec une production d'éternité — éternité qui n'est pas l'idéalisation d'un type, qui est au contraire la réalisation d'une tension supérieure entre fusion et distinction : dans l'architecture, les modes de vie, dans les chansons populaires, les sciences, dans les buts et leurs mises en œuvre. Qu'une acculturation en arrive là, à cette co-incidence du temps et de l'interprétation, voilà l'éternité. — Mais tous ceux qui préfèrent par-dessus tout entendre sonner l'or contre l'or ordonnent le grégaire en fonction du grégaire, ils graissent la patte de l'individu, le fourbissent, lui donnent une arme. Les interdits sont levés un à un sous l'œil du pouvoir reconnu légitime, et le pouvoir de faire se voyant subitement offerts des champs d'éclosion longtemps refoulés et cachés, le moindre soldat devient potentiellement une bombe à fragmentation. Cela révèle un manque dans la puissance d'extension, dans le pouvoir qui en découle de distinguer l'utile du nuisible, et par-dessus ces deux catégories d'économie pure, le préférable, que nous prenons pour l'inverse d'une autogénéricité *ad nauseam*. Une fragmentation négative n'étant engendrée que du moment qu'une force est mise à disposition d'un être et *trop grande pour lui* : il se détruit à l'utiliser, parce qu'il est incapable d'en faire une extension de lui-même : il devient une extension fantôme de cette force, désatomisé, mais non démembré (ce qui serait le positif de la dispersion, hors tout généricité, l'*affirmation tragique* du devenir, quand la fission de l'atome n'empêche nullement une nouvelle atomisation fantôme). — « Si nous ne faisons pas de la mort de Dieu un grandiose renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-même, nous aurons à en supporter la perte. » (Nietzsche, *Le Gai Savoir, frag. post. 1881-1882*, 12[229]) Comment la mort de Dieu nous a-t-elle transformé ? Comment l'énergie de la fission atomique nous transforme-t-elle ? Comment l'holocauste, comment la lecture de ce texte, et tant d'autres exercices *qui en soi ne sont ni bons ni mauvais* nous transforment-ils ? — Comment VEUT-on qu'ils nous transforment... — — En 2006 (et peut-être plus pour longtemps), ce sont les Etats qui détiennent l'essentiel de la puissance militaire, qui est à court terme la plus efficiente, la plus directement extensible, ce qui ne préjuge en rien de ses bénéfiques pour la vie, contrairement à une opinion qu'une lecture rapide de Nietzsche ou d'Héraclite a pu former : la guerre dont la vie bénéficie n'est pas une guerre à mort, mais une lutte avec le xénogène, une lutte ésotérique avec l'étranger, qui n'a rien du sport de masse, puisqu'elle ne vise pas l'oubli de l'être mais au contraire son accroissement par une conscience qui

s'aiguise dans l'élan inverse, de la distance qui nous sépare de l'adversaire, à quoi il ne peut y avoir de public. Or si ce sont les États qui détiennent la puissance militaire, et, par l'intermédiaire des médias de la société du spectacle et de la performance, l'impuissance des peuples que les médias ne cessent d'accroître et de confirmer exogéniquement, il importe de savoir ce qui dirige l'État. L'État est un outil dans les mains d'une interprétation dominante : au début du 21<sup>e</sup> siècle, en Occident, la domination appartient peut-être moins qu'à aucune autre époque avant celle-ci à une seule interprétation bloc, malgré ce que pourrait laisser croire la mondialisation capitaliste. Cependant, et malgré les sectations dont les médias font leur beurre quotidien, le duel gauche-droite qu'ils surexposent en dualisme, les partis travaillent *dans le même sens*, parce qu'ils sont dans l'incapacité de choisir leur adversaire, en commençant par mettre un terme au combat nivelant qu'ils mènent entre eux. Définition : nous appelons « politique » toute production de mouvement *qui ne cherche pas sa résistance dans le cercle fermé des partis mais dans le chaos d'où ont émergé tous les peuples*. En 2006 c'est au contraire une dynamique « d'amoureux suicides » qui parvient à former l'exotérique d'une société sédentaire et nomade, locale et globale, et qui évite l'implosion de ses contradictions de façade grâce au jeu de la technosphère, laquelle résulte de l'alliance entre les sciences et le capitalisme marchand. Entre les deux, entre l'État et la technosphère, Kristian hésite, son cœur balance, son « awe », ce respect mêlé de crainte, crainte tout court, se déroule comme une onde entre ces deux plafonds : lequel des deux aurait le plus intérêt à lui faire la peau, c'est-à-dire, pour le moins, à l'exploiter, à s'arroger l'usufruit de ses recherches, en vidant par là son continuum, en faisant s'étendre le désert à travers lui ? « C'est pour votre bien » : voilà une parole qu'a aussi entendu le travailleur au détour d'un couloir d'EMS, au détour d'une mission chrétienne dans les anciennes colonies, au détour d'un couloir dans une entreprise devant s'adapter à la norme ISO-9001, etc. Sous le couvert de rendre l'homme « meilleur », on domestique, on éduque, on *forme*. Il s'agit de canaliser ce qu'il y a en l'homme de brutal et d'immédiat, tout en exaspérant cette immédiateté et cette brutalité ; il s'agit de dresser, en affaiblissant la « bête humaine », tout en la tenant excitée et tendue. L'économie néolibérale aussi dit cela : comment, en « affamant la bête », elle est capable d'améliorer le sort de tous. Est créée ainsi une forme ultime de l'esclavage, avec un esclave qui veut désormais lui-même se vendre. Comme un cheval qui voudrait être monté... Un cheval humain en somme, un homme de somme qui, par la contre-induction de l'outil, est entré dans un devenir-outil, un devenir-moyen, un devenir-« humain » de plus en plus spectral. Au point que ce qui lui semble désormais de plus en plus naturel, de plus en plus désirable, ce n'est pas l'homme, mais la vie informatique et robotique, anthropomorphisée comme il se doit, la forme « humaine » enfin formalisée ; c'est son propre reflet dans ses jouets que l'homme préfère, à l'homme dont le spectacle l'ennuie, et l'épuise. Avec son concept de nihilisme, Nietzsche avait fait de cela un *choix*. Mais qu'est-ce que choisir, sinon affirmer une voie d'action — sans savoir si cette affirmation elle-même est vraie, en sachant seulement qu'elle nous produit *en avant* — ? L'homme s'invente de nouveaux terrains de jeu, tissés de résistances endogènes, depuis qu'il a su se piéger à son propre jeu, en s'offrant lui-même à lui, affirmant le jeu fait, délaissant le faire-jeu, le faire-volant, le jeu mouvementé des réels. *Car le miroir ne reflète pas l'image : il la crée*. Cela commence dans l'ombre : quelques laboratoires aux États-Unis dans les années 60, ou même en Angleterre, pendant la deuxième guerre mondiale, toute l'histoire de l'*encryption*, du code chiffré, où la combinatoire intervient toujours d'entre un nombre fini de particules ; toute l'histoire (ensemble épileptique) du Réseau, des stratégies de défense durant la guerre froide jusqu'à l'Arpanet ; toute l'histoire du développement des ordinateurs, de Mohamed Ybn

Moussa Al-Khawarezmi aux premiers transistors. Puis on sort de l'ombre, d'un coup : la bulle spéculative des années 90 sur les « nouvelles technologies de l'information et de la communication » (NTIC) où on a voulu faire accroire à une sorte de réveil spontané et pandémique : c'est la dynamique autotélique des techniques de l'information et de la communication que d'être celles par qui vient la parole en même temps qu'elles se produisent par la parole. Communiquer, justifier, communiquer la justification, justifier la justification, autrement dit « communiquer ». C'est depuis longtemps un des usages du verbe, « l'édifiant » : le verbe crée un espace, une « bulle », une sphère, d'abord vindicative dans son expansion, qui s'effondre ensuite sur elle-même, recréant des zones d'ombre, d'où ceux qui ont survécus à l'effondrement construisent une nouvelle sphère, post-calcination. La dissolution du cosmos survient périodiquement, l'amplitude de la période étant déterminée par l'espace-temps concerné : renaissance de la vie végétale, explosion, dont mai68 ou le printemps de Pékin sont des exemples récents, dont on connaît dans d'autres régimes l'intégration au continuum politique, dans certains rites de la Grèce classique, dans les Saturnales, ou bien dans les Carnavals médiévaux. La dissolution fait surgir la conscience chaotique de façon incisive et difficile, mais de telles tensions ne sont pas supportées longtemps, chacun veut, à plus ou moins long terme, retourner sur le petit côté des choses, tant il y a aussi des limites à ce que chacun est capable de supporter, avant que la malheur ne prenne le pas sur la joie dont on tient précieusement le souvenir. Ce qui reprend le dessus alors, c'est la conscience d'être, la jouissance de l'être comme pouvoir dans l'instant (*carpe diem* plus ou moins capté par un plan génétique). L'intention qui se forme dans les moments difficiles, l'extension de sa mise en œuvre sur le chaos pour recréer un équilibre : dans l'un et l'autre sens, il faut compter avec l'inertie, la dissolution/destruction va toujours trop loin, la construction/édification va toujours trop loin : mais ces « trop » sont des qualités intrinsèques de la vie : le mouvement. L'inertie se réalise alors différemment selon l'infrastructure de dépendance de telle ou telle société, selon la constitution culturelle où cette inertie a été amenée à prendre racine (qu'on s'imagine essayer de donner des racines à l'océan pour se présenter à quel point la chose est difficile : donner des racines au mouvement sans perdre le mouvement). Que seraient de telles racines ? Dans ce qui naît de notre présence au pouvoir de vivre et de mourir, elles sont comme autant de ligatures réfrangibles de notre pouvoir sur les choses, une foi en clair-obscur, en équilibre dans le discontinu : continuum qui de là n'a pas besoin d'être éprouvé, comme Einstein cherchait à éprouver Dieu, parce que nous ne serions pas artificiellement dominé par celui-ci. A tester ainsi les limites du néant, on ne rencontre en effet que nos propres limites : jusqu'où est-on capable d'aller, quelle est notre charge maximale ? A tout prendre, en cherchant ainsi à voir, comme au poker, si Dieu est un bluff, ou si son jeu existe en dehors de l'activité humaine, on se condamne à la catastrophe, parce qu'à une charge trop forte pour nous. On nie la volonté de puissance. On nie l'adéquation de nature entre moyens et fins. Et ce genre de choses se produira tant qu'il y aura des gouvernements qui n'assument pas la mort de Dieu, qui n'assument pas leur propre pouvoir et le remettent entre des mains exogènes, jouant à cache-cache entre les mains de pensées consolatrices, autour du trépied à jamais figé que gardent les Mères de l'Être dans les soi-disant profondeurs de la psyché. A l'inverse, l'affirmation construit dans l'inertie le potentiel, la force lourde, ramassée, de ce qui baigne, immanent en sa gravité. La panthère se réveille, elle s'étire et rugit, bouche parfumée, et de son rugissement, divines et mortelles, les proies accourent que son appétit régule. Par quel mot commence-t-elle son festin ? Qu'importe, du moment que le geste tient à l'écart tout ce qui ne correspond pas à son appétit, à son goût singulier pour la vie. Aussi faut-il à la parole des

limites, car chaque mot en appelant un autre, chaque définition une autre, l'inflation menace, comme une plaie purulente dont on se prendrait à admirer la progression, inconscient de notre propre corps menacé. L'intension se condense une première fois, elle s'exprime, et les retours de force détruisent les zones faibles, martèlement critique qui façonne les zones plus fortes, résistantes. Les hommes ont montré qu'ils savaient tirer avantage des retours de force de tels effondrements, par l'invention d'outils nouveaux, qui serviront à réparer les dommages causés par des outils mal conçus et que l'inertie empêche pour un temps de ramener à la forge, tout comme les régimes politiques mettent toujours du temps à faire leur autocritique, pour ne pas rendre obsolète des leviers qui fonctionnent encore sur une partie de la population. La « société de la connaissance » a su tisser ainsi une stase gravitant entre foi vraie et fausse grâce, entre une tension qui tire plus avant dans cette dimension, et cette dimension donnée comme infinie pour accroître cette tension. Accroissement performatif du vertige de l'être, pour provoquer des donations de sens, des réponses toujours plus promptes et efficaces, provoquant l'oubli en retour, le « retour à la normale », un peu modifiée va sans dire. Dans l'intervalle (le passe-passe du magicien), quelques points ont été déplacés, quelques quanta de sens et donc, des lignes de courants qui n'alimentent plus les mêmes lieux, desquelles on a distribué différemment les intensités, tandis que la langue se laisse aller à parler, « brainstorming », production de code, nouveaux protocoles, nouvelles normes : tel le magicien qui, expliquant le tour qu'il est entrain d'accomplir, fait tout autre chose que ce qu'il explique, mais d'un charme fait passer son explication pour vraie, mettant ainsi en émulation l'instinct spéculatif de l'homme. DIVERSION. Un piège qui embrasse le mental humain dans une multitude de miroirs déformants, utilisant son besoin d'un « même » à partir de quoi commencer à construire une interprétation, à fin de s'assimiler du réel. L'ordinateur, comme son nom l'indique en français, est un outil dont l'analogie avec le cerveau est fréquente. Mais cette analogie elle-même, sa conception matérielle, ses interfaces et ses programmes y inclinent toujours déjà à certaines orientations d'ordre qui lui préexistent dans le mental de ses concepteurs. Modélisant le vivant, le simplifiant, cet outil produit des répliques de lui-même, un « monde-ordinateur » qui devient ainsi un nouveau macrocosme, endogène, dont l'organisation se contre-induit chez ses utilisateurs. L'ordinateur n'est capable de traiter le réel que s'il dispose de données en nombre fini : toute computation de l'infini est impossible par définition, improductive par extension (voir par exemple dans *The Hitchhiker's guide to the Galaxy*, ou la façon qu'avait Hitler d'ignorer sciemment certaines données rapportées par ses généraux, pour rester à même de prendre des décisions « claires et distinctes » selon ses propres capacités). Par contre, et ce seulement en tant qu'il est un outil de l'homme, le *computer* est adaptable aux changements de perspective, moyennant que soit surmonté le produit fini de chaque opération. Leibniz étudiant le Yi-king chinois, Nietzsche cherchant dans la physique de son époque des arguments cosmologiques à son *ewige Wiederkehr des Gleichen*, se retrouvaient face à des univers finis, dont la somme totale des forces est fixe, « dure comme l'airain », et où n'intervient dès lors qu'une *combinatoire* de tous les éléments (Nietzsche parle de quanta de force). Différents chemins de pensée se présentent : un univers fini n'implique pas que les éléments se combinent strictement selon une causalité mécaniste, et plus encore, ils peuvent être dans un déterminisme absolu sans qu'il y ait besoin pour cela que ce déterminisme soit causal. Toutes les formes de causalité sont des outils de sélection (ce sont des « lois »), qui n'ont d'utilité que dans des ensembles transfinis, et deviennent de pures extrapolations quand on les applique à un transinfini, lequel n'est pour l'homme que dans l'ordre de doubles agissants, d'interprétations culturelles fondamentales. En particulier, tout en coupant court au créationnisme par un univers sans

commencement ni fin, Nietzsche parvenait en même temps à contrer la vision causaliste avec son concept de HASARD SOUVERAIN, qui résulte pour partie de ses considérations quant à l'illusion vraie de toute connaissance, et permet de mettre l'accent sur la volonté active de l'homme, où une théorie causaliste ramène tout événement à une intensité zéro, affadissante et affaiblissante à terme. Certes ce n'est pas l'Univers que l'on décrit ainsi : c'est un univers parmi d'autres, un devenir-ensemble tournoyant, une sphère de perception-action qui se nourrit à l'entour d'elle, en grandissant de l'étranger qu'elle parvient à rencontrer dans la construction de ses propres codes. De tels univers ou macrocosmes sont en lutte, forment pour notre entendement des complexes de tensions, dont nous pouvons apprendre à discerner les résultantes, tant aussi elles sont visibles par mille signes, dans les corps, les émotions, les pensées. C'est plus qu'une théorie des champs, parce qu'ici l'interprétation opère sur le monde de la perception-action. C'est autre chose qu'une théorie des paradigmes, parce qu'il n'y a pas ici d'incommensurabilité, seulement une multitude de moyens d'opérer une commensurabilité, dont l'incommensurable fait partie. Par exemple, ce que nous avons appelé la « Dispersion ». Ou encore la manière qu'ont certains intellectuels d'appeler leur société, au tournant du troisième millénaire, la « société de la connaissance ». Et qu'est-ce que serait une telle société ? *Une société de cobaye*, une société où le libéralisme permet d'observer les êtres humains dans des conditions jamais tentées, en les laissant à eux-mêmes le plus possible, « libres » d'exprimer leurs potentialités, que celles-ci soient des perversions de la norme néanmoins majoritaire, ou bien des machines désirantes de plus d'indépendance, différenciées sans que cette différence ne s'appuie sur la norme majoritaire. Les « sciences humaines » se nourrissent de ce pain béni, qu'elles métabolisent contre la configuration même qui le produit, en dénonçant, en critiquant, mais ainsi surtout en apportant une justification à ces phénomènes issus d'une dissolution des principes humanistes que pourtant elles défendent. Le thème de l'expérimentation chez Deleuze, considérée comme une alternative à l'institutionnalisation de l'expérience, se trouve ainsi diversifié dans les relais de la société cybernétique. La guerre froide avait montré comment la mise en scène d'oppositions molaires permettait de maintenir un permafrost sur les esprits. La pensée deleuzienne, mettant alors l'accent sur les devenirs minoritaires, trouve sa force dans le fait que la minorité ne combat pas la majorité, lui devenant plutôt imperceptible (logique de la fuite), et tendant à la remplacer endogéniquement à long terme. Ce que Deleuze analyse comme étant le procès même du capitalisme : la schizophrénisation. Or si la schize est un déchirement, d'où fait irruption le printemps événementiel et dionysiaque, cette nouvelle forme du désir fonctionne d'abord en terme de réaction en chaîne : non plus des assemblages d'atomes sous la caresse d'un unique fouet paternel, mais la dispersion subatomique laissée à elle-même refluant de sa dispersion, des frottements particuliers qui reproduisent inconsciemment l'ancienne flamme, dont ce ne sont plus de nouveaux interdits qui gardent l'accès, mais de nouvelles valeurs en elles-mêmes contradictoires et promouvant un codage de la contradiction vraie, par lequel tout est vrai en même temps. Si la fuite a intégré ainsi le passe-passe du magicien, elle exige du même coup d'une conscience chaotique intense et dirigée, sans quoi la fuite devient fuite dans l'être, « fuite devant la fuite », le minoritaire se trouvant happé par le geste même qui le séparait du chaos, le ramenant au geste qu'il ne fait plus que reproduire pour faire diversion. Tomber par exemple dans le « glocal » (contraction de local et de global), c'est entrer dans un continuum qui opère une sélection de manière indifférenciée ; on gagnerait au contraire à considérer différents degrés de localité, plutôt que d'amoindrir ainsi les possibilités de spéciation à l'intérieur de l'*orbis terrarum* humain. Le « glocal » est, au début du 21<sup>e</sup> siècle, l'apanage des médias de masse, de

« l'information » : le journal télévisé par exemple, mais aussi bien la presse écrite, la blogosphère, endémique, absorbent l'attention humaine dans des chaînes réactives qui indiquent toujours le nord du meilleur des mondes possibles quant aux formes « viables » de la pensée actuelle. Avec le suivi, le filé, l'adresse dans le coup de canne à pêche, la manière de « ferrer le poisson » en promenant çà et là les reflets d'anciennes passions, on poursuit l'illusion d'images et de phrases compréhensibles jusqu'à la limite de l'évidence endogène, en annulant toute préhension par la conscience chaotique de ce fait que *toute information commence par une déformation*. La PERFORMANCE consiste ainsi dans les médias à créer un continuum du toujours-déjà-là, sur lequel les événements viennent prendre place, mais un continuum en suspension, trois petits points dans l'espace entre le parterre des évidences et le ciel des désillusions, confinant d'une part à une position du minimum économique, d'autre part à l'évanouissement des potentialités de résistance macrocosmique. La « mondialisation », le « glocal », sont des diversions médiatiques, elles sont médianes entre l'interprétation et la perception-action. Tels des prismes, *la lumière y est orientée*. Et le codage épouse ces bifurcations en les doublant d'une volonté d'amélioration de l'humain, qui va selon l'idée que les hommes agissent « mal » parce qu'ils ne « savent pas ». Or c'est là affaire de maturation, pas seulement de connaissance. Avec de récents succès dans la génétique, on assiste parallèlement à une résurgence de cette idée qui avait fait tant d'émules en Europe, au Canada et aux Etats-Unis au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'idée d'une amélioration génétique de l'humain, pour qu'il vive plus longtemps, plus sain, plus beau, plus intelligent, et donc plus moral. Généralisation des drogues d'amplification, prothèses bioniques, productions d'organes *in vitro*, manipulations géniques : certes ce n'est plus l'homme moral qu'on se donne l'air d'améliorer, c'est l'homme matériel, et d'aucuns pouvaient trouver là de quoi réaffirmer que la matière est la voie de la facilité (renforcement des doctrines d'obédience chrétienne). Nous entendons aussi cela, mais bien autrement : car l'esprit n'est pas pour nous la voie d'une amélioration et d'une émancipation morale de l'homme — telle qu'on l'entend là, ce n'est pour nous qu'une autre manière de domestiquer, d'affadir, de rendre laid par manque de contraste —, ici, l'esprit serait plutôt un goût particulier pour la vie, qui d'en haut voit la nécessité de tous et de tout, la beauté d'éclairages divers et multiples, la joie d'adversaires plus bizarres, plus charmants, plus dangereux. Nous voulons dire que si l'homme de la cybernétique, l'homme transparent, ou même *transapparent* comme l'appelle Virilio, est fade, ennuyeux, insipide, dérisoire, bref de *mauvais* goût, l'homme bon par nature l'est aussi bien, et ce d'autant que ce second n'est souvent que la contre-idéalisation du premier, le négatif de l'icône. Or si le rythme rapide de sédimentation induit par la technocratie amène, comme nous le disions plus haut, à un accroissement de la conscience d'être, à une ingestion facilitée des normes extensives du complexe d'interprétation dominant, ce rythme demanderait d'un répondant suffisamment puissant pour qu'une tension plus élevée puisse éclore, ainsi tendue sur deux bords avec intensité entre chaos et cosmos. Deleuze et Guattari reprenaient en l'occurrence le terme de « chaomose » : mais le mot est trop lisse, parce qu'aussi bien tendant trop à chapeauter et ainsi à recouvrir les deux termes, leur profondeur temporelle, la vie comme lutte des contraires, et non comme auto-émancipation d'un énorme unicellulaire (le terme « chaoïde » est, de ce point de vue, bien plus intéressant). Mais ils furent par ailleurs des plus prolixes et adroit quant à la métabolisation du symbolique dans le corps multiplicitaire post-Dispersion, où il prit la forme d'un rhizome de masques et d'outils-action, toujours tendus en acte, jamais objets « posés en eux-mêmes ». L'inconscient est, disent-ils, machinique : c'est d'une part la ruse, l'esprit malin de l'organisation et de l'adaptation — où il ne faut pas voir une intelligence créatrice transcendante, mais la lutte et la

transformation immanente des forces, que l'on appelle ainsi les différentes forces psychiques, les partis d'opinion, les muscles, ou bien des vecteurs, des entités émotionnelles ou spirituelles, des idées, des pertes d'équilibre, etc. —, d'autre part non le théâtre offert en contrebas au regard de Dieu, mais la scène totale, le CORPS SANS ORGANES d'Antonin Artaud, qui doit *toujours se trouver entraîné de naître* (ce que nous appelons une antéstase). Ce que Deleuze appelle le « plan de consistance », toujours dans un survol et un parcours qui actualise les virtualités d'un essor orchestral, est si l'on veut le lieu de la machine. C'est une « plaine de vérité », atteignable seulement à travers des efforts accomplis au plus singulier, au coude à coude dans la mêlée des attelages ailés, tout en étant d'emblée ici, dès qu'il y a désir, dès qu'il y a extension physiologique, avec les variations d'intensité que cela comprend. Y a-t-il à cela une condition ? Peut-être l'enthousiasme : être dans la suite d'un dieu, d'un guide, d'un élément hagard de la surnature. — Mais c'est plutôt là ce qui différencie le CsO de Deleuze du corps sans organes d'Artaud, la présence chez ce dernier d'un metteur en scène qui a qualité d'opérateur magique, un être qui habite la vacuité du présent, qui n'est ainsi pas seulement la fuite du général absent, mais le tragique d'un qui s'inscrirait au cœur absurde de la cruauté. C'est ainsi que chez Deleuze le jugement est évacué avec Dieu, tandis que chez Artaud le jugement est purifié par la mort du jugement de Dieu (quoiqu'il nous semble que la façon qu'a Deleuze de parler du plan de consistance comme d'une coupe du chaos relève a fortiori d'une forme de jugement). — Et alors — le désir s'inscrit et agit le plan de consistance, il naît avec le corps sans organe en déité endogène. C'est le corps mort de Dieu, dispersé en multitudes d'ors, puissance qui souffre d'être prise comme un subjectivisme, qui souffre de la sectarisation qui en découle, deux dynamiques qui se seront vues dépassées avant que cette déité-possible puisse être reprise ainsi raffinée comme *materia prima* d'un nouvel œuvre, avant que l'homme cesse de vivre la matière passive pour l'étreindre et se révéler dans l'élan de sa propre liberté. N'est-ce pas pour cela que le corps sans organe est instinct de mort, parce qu'il est la réalité révélée de Dieu, « révélée c'est-à-dire morte » ? Comme un soleil qui se serait liquéfié sur la terre, et aurait ravagé de son feu brûlant tous les reliefs qui avaient grandi sous sa protection, et dans le respect mêlé de crainte qu'il inspirait à ceux qui, directement ou non, lui avaient été fidèles (avec toute l'ampleur qu'on pourra donner à ce mot). Cela faisait un cercle. Cela faisait des limites à l'univers, posant également un frein à l'inertie humaine, inertie qui se formule selon l'axiome : « tout ce qui est dans le pouvoir de quelqu'un sera accompli par lui », ce que l'on retrouve éminemment dans la technique (voir Jacques Ellul, *Le système technicien*) et plus largement dans la science, qui en tant que telle n'a pas de préférence, n'opère pas de choix, rejoignant par là son présupposé de la causalité efficiente, qui n'en est pas moins cependant une forme de jugement, puisqu'on peut déterminer par là une convenance (convenience), que se mène par là un processus de réponse. Ce plan ainsi déterminant se rapproche beaucoup, comme l'avait vu Deleuze, du CsO, du corps mort de Dieu, d'un horizon vide ou plein selon que cette mort est affirmée ou non, selon que cet horizon est affirmé dans l'extension de la volonté de puissance ou affamé dans le repli-effondrement de celle-ci. — Question de gouvernail : de quelle oreille entendez-vous cela ? — Lorsque la science se couple avec l'Etat et le capitalisme marchand, lorsque les crédits de la recherche sont attribués selon des choix politiques et mercantiles, la science, le « savoir », sont montrés comme n'étant pas des entreprises qui avanceraient au gré du « progrès » humain, dont la flèche, ontologique et épistémologique, serait dès lors exotériquement posée comme la seule voie possible parce que présentifiée, où le défaut de cuirasse de l'expérience prend tout son sens, lorsqu'on suppose ainsi les conditions d'un passé sur un avenir dont on se rend de là incapable de

modifier les règles. C'est comme si l'on était parvenu à *séparer le cheval de la course*, sans prendre garde que c'était néanmoins avec le cheval qu'on pouvait diriger la course, et non avec la course elle-même. Cheval en pièces détachées, bionique, psychologique, philosophique, qui vient avec la possibilité de prélever des éléments dans n'importe quel domaine, de les coupler à d'autres, de tisser le multiple, de plonger ses mains dans le devenir et d'y façonner des dieux, boue et lumière, sans jamais attendre que l'un soit écroulé pour commencer à en créer un autre, au gré d'inclinations tantôt sauvages, tantôt pitoyablement civilisées. Et en fait de machines, de golems, d'automates naturels, ce sera dans des corps techniquement modifiés un problème presque identique à ce qu'il est maintenant : un problème de goût, un problème éthique, c'est-à-dire de mode de vie, et ensuite seulement une question de législation. C'est la conséquence de l'émancipation de l'homme sur la nature, sur ses conditions de vie, sur sa propre vie : émancipation obtenue par ce devenir « humain » dont nous parlions, par la création d'un monde de la perception-action dans lequel la nature planétaire ne vit plus que comme une extension de l'humain, ce qui implique la dépendance de ce dernier, et la nécessité pour lui de continuer à accroître son emprise et à la diversifier, grandissant à l'intérieur de lui-même — conséquence de ce que l'homme n'a plus un besoin immédiat de se multiplier, pour résister à la nature, mais seulement pour résister à d'autres hommes, et là par un devenir-intense, là c'est-à-dire dans un monde où la guerre des peuples doit devenir l'exception ; conséquence d'une hygiène de la faiblesse, qui annule la nécessité de corps et d'esprits robustes, qui permet tout ce qui aurait été auparavant considéré comme des tares dangereuses pour la communauté. — *Ce qui prime, c'est le goût, ou le dégoût...* Si la science, telle qu'on entend ce mot en 2006, prend part à la schizoïdie qui résulte de la mort de Dieu et la prolonge, Dieu étant définissable comme union disjonctive prépondérante de l'agent et de l'action, du cheval et de la course, elle doit prendre garde à ses lieux de faible intensité, où l'on voit un cheval courir dans le vide et se défaire, ses membres désolidarisés s'éparpillant au hasard de ce prédateur qu'est devenu alors pour elle son propre mouvement. Il faut trouver à la conscience d'être accrue, trop forte pour la plupart et confinant dès lors à l'oubli du discontinu, à l'oubli du souffle, ce que Nietzsche appelait un *contre-mouvement*, qui ne peut se trouver que dans un renforcement et une mise en éclat de la conscience chaotique. L'ivresse destructrice des jeunesses actuelles, que ce soit dans les boîtes de nuit, dans la compétition malade, dans les révoltes, l'utilisation plus ou moins massive de drogues, dans la musique violente, armée de basses détonantes, brillantes, se donne comme une telle volonté de discontinu, et tandis qu'à l'EMS on joue tous les jeudis à la loterie, on se donne là les moyens de résister à l'arrêt complet des facultés où mènerait autrement l'inertie. Cependant ce LA, en même temps qu'une puissance d'ambiguïté, est aussi cette plainte montante, ce grondement forcé de s'exercer contre soi, confinant à l'oubli de l'être, en raison de conditions immatures pour d'autres lettres ou caractères, d'autres notes, que cette seule note qui donne le ton et attend dans son hapax continu des faiseurs à même de TENIR la roue du temps, en la liant à d'autres dimensions du devenir. Dans l'agir d'une traversée du discontinu et par la mise en scène sur le métier à tisser total d'un corps sans organe (qui n'est en expansion que parce que le désir grandit et se complexifie), de motifs et de moirages en variations de résurgences, sans jamais un seul but, mais une multiplicité d'œuvre, non pas comme des lignes de réactions en chaîne, ligne de fuite, mais comme des encerclements, le galet qui d'une multitude de ricochets revient vers la main du lanceur, sur plusieurs générations, sur mille ans, dans l'extension qui construira pour elle-même et pour ce qu'elle sera capable d'entraîner, une temporalité propre, un équilibre dans l'exposition, une organisation des parties selon un ordre

hiérarchique, dont le *τερός* sera la mise en relief de goûts spécifiques (entendu qu'on éduque à de tels goûts) : dans tout cela il faut être à même de choisir l'exogène d'une coercition favorable, l'intensité de la pression sur nos flancs, l'ampleur d'un souffle, l'exercice, et donc faire plus que « regarder les choses en face ». Nous n'invitons pas à l'anticipation, il ne s'agit pas de prendre les choses avant qu'elles n'arrivent, mais de survenir aux trames présentes, avec six bras : pour tenir un temps dimensionnel, pour y déposer un grain de sable, pour souffler sur lui le temps de sa perlification. L'acte en question tient donc plutôt d'une antéphysique. Et pour qu'une telle activité puisse devenir lourde de fruits, le choix de l'heure de notre mort, un choix construit passés mille chaos, remis mille fois sur la table d'opération, et traversant toutes ces morts non moins étranges qui rythment la vie, il est dans notre intérêt qu'un tel choix s'impose au coeur, le temps d'un intervalle, d'une intersection avec l'éternel. Kristian Birkeland avait peut-être ainsi cultivé sa mort de longue date, ou même depuis peu, dans l'intuition que le moment de quitter la vie était venu, s'il voulait la quitter au plus libre de lui-même, dans une aurore tissée de la proximité d'une planète étrangère, comme le passage d'Io en trace dans l'atmosphère de Jupiter. Mais il suffirait par exemple qu'on ait retrouvé des traces d'humidité sur la chemise de Kristian Birkeland, et d'un médecin légiste peu scrupuleux, acheté par un groupe d'intérêt ou un autre — les prétextes comme les boucs émissaires ne manquent pas —, pour que la thèse de l'assassinat ait pu être accréditée, pour qu'elle ait gagné en crédit, au risque d'une bulle spéculative de plus. Trois hommes *entrèrent* ce soir-là en *coup de vent* dans la chambre de K.B., le premier brandissant sur lui son Luger Parabellum, le second fermant le porte derrière le troisième qui s'avança dans la pièce en tenant entre ses mains un cube de 20cm d'arrête, recouvert d'une écharpe de soie blanche. Les trois hommes se sont postés en face du lit où Birkeland s'est redressé, d'un bond. L'œil hagard il les regarde, de gauche à droite : flingue, cube, mains croisées sur le bas-ventre ; le premier et le dernier de type européen, anglais peut-être, ou allemand, le second vraisemblablement japonais, tous trois en costume de coton noir. Chaleur moite dans la chambre, les trois Occidentaux ont le visage *moite*, mais non celui qui tient le cube, à hauteur de sternum, entre la moquette rouge sang et la tapisserie recouvrant les murs et le plafond, d'un vert profond. Birkeland était entrain de prendre la dose de véronal dont il avait besoin pour espérer pouvoir s'endormir : le premier homme lui intime de finir la bouteille ; Birkeland s'exécute. Et tandis que le monde autour de lui devient flou, s'étire en linéaments salés, cuivrés, mâchés, il voit le troisième homme, le dernier entré, le second depuis la gauche comme depuis la droite, s'approcher d'un pas, tout en faisant glisser le tissu sur le cube qui se révèle : rempli d'eau, et il voit dans ce cube de verre qui est comme la quatrième dimension du temps, un poisson Fugu dont le corps gonflé remplit presque entièrement le volume. Alors l'homme prend, d'une main gantée de cuir jaune, le poisson et, d'un geste du bras qui laisse immobile le reste de son corps, à la façon d'une strip-teaseuse qui jetterait sa culotte sur le public à la fin de sa danse, lance le poisson sur le ventre du scientifique norvégien, sur ce dernier qui, élu à travers la foule des spectateurs qui attendaient que la dame jette sur l'un d'eux son dévolu, commence à s'agiter comme pris de convulsions monotones. Il faut savoir que le Fugu, aussi appelé poisson globe, poisson bulle, swellfish ou pufferfish, se nourrit en milieu naturel d'une algue rouge productrice de tétrodontoxine, littéralement : la toxine des quatre dents, ainsi nommée en référence à sa présence chez les tétraodons, genre dont fait partie le Fugu, qui de ses quatre dents mâche ladite algue et accumule ledit poison dans son organisme, spécialement dans les gonades, le foie, les intestins et la peau. C'est donc qu'à ce point de l'histoire ne faisait que s'amorcer le développement de la mort tragique de Kristian Birkeland, 惨死 (*zanji*), le poison ne se

faisant vraiment sentir qu'après une quinzaine de minutes durant lesquelles, l'homme qui tenait encore il y a peu un cube d'air et d'eau, s'est approché du lit, et, après que le *takifugu xanthopterum* y ait laissé son dernier souffle, entreprit de lui ouvrir le ventre à l'aide d'un canif d'opérette. Avec la précision d'un geste mille fois répété, il en retira le foie et les ovaires, qu'il se chargea ensuite de faire ingurgiter au savant. Il ouvrit enfin sa veste, prit dans une poche intérieure une seringue remplie d'un liquide brunâtre... le geste est fin, sauvage, le geste de planter l'aiguille dans ce bras laiteux, à l'endroit précis où deux taches de rousseurs marquent comme une double croche sur la ligne de la veine céphalique. Les muscles se tendent dans d'atroces douleurs, vasoconstriction, essoufflement ; une envie de vomir naît dans la gorge de Birkeland, entonnoir et précipice, de plus en plus lointain, vitreux le monde médian de sa perception ; son esprit cherche en vain son brise-glace, sa lucidité. Car il la sent, proche de lui, et cette tentation est plus dure encore que d'en être coupé, non pas mort mais à jeun, comme Tantale devant le banquet des dieux. Kristian Birkeland s'immobilise sur son lit, peu à peu, liquide froid, la paralysie le pénètre, sa bouche, sa langue se refusent, son cœur ne rythme plus rien, bat à l'envers, bat à l'endroit, tandis que le cri demeure (indicible). Et alors, dans un ultime instant de lucidité, il se rend compte qu'il ne pourra pas voyager dans le temps pour contempler sa propre mort, parce que le voyage supraluminique affecte la lumière elle-même, si bien que son temps demeure inchangé. Il se rend compte, tandis que le monde entier revient sur lui dans un saisissement de charmes, que tout ce que l'homme comprend de son environnement y a été mis par l'homme lui-même, que seul un incompréhensible hasard plastifie présentement sa mort et, lentement, dans une pesanteur limpide, il se retrouve généré à l'intérieur du vide, déchirant le dragon de velours de son agonie. Au matin, dans une petite ville de Suisse, le travailleur se réveille, se lève en hâte, pour n'être pas tenter de reposer sa tête et, jusqu'à la salle de bain, mène son corps désarticulé. Sur son front osseux, dans un miroir de tachyons, délimitant le temps imaginaire de sa propre apparition à lui-même, tout se mêle et conflague dans les chants noirs et ors de sirènes qui sont les mélodies de son crâne tandis qu'il se fend dans d'horribles douleurs. Sur son front osseux : une marque, un R taillé dans les rides, comme la marque de Caïn, une malédiction, une instabilité fractale au cœur, battant abandonné et sans diaphragme. Mais au sommet de sa tête, par le sinciput et vers le ciel xénogène de son éternel déclin, le R est dominé par le jeu parfait de tout devenir. Le crâne se fend, la calotte tombe dans l'évier avec un bruit mat. Les deux lèvres cérébrales s'ouvrent, palpitent — le travailleur baisse la tête sur l'abîme et laisse s'écouler la vie hors de lui-même, dans le devenir béant qui en rassemble les faisceaux, en agglutine l'ecteron en filaments sensibles et le corps gris placentaire tout autour en verbalisation d'univers. « Ne reste qu'une boule de sang frémissante qui flotte au-dessus de l'abîme [...] et qui se ramifie en racines, en fibres de sang, de lait et de larmes » (William Blake, *The book of Urizen*). La mort est-elle pour vous une — erreur ? Autant que d'être né, diriez-vous peut-être, mais de cet être dont nous n'avons pas le choix, n'aurions-nous pas alors à vouloir le devenir pour en acquérir le choix ? Ce serait du moins l'intégration d'une puissance, et pas seulement du sentiment de cette puissance. Dans une telle disposition, la mort devient la condition première de toute vie, non pas nécessaire, mais tel un *moment*, le KAIROS joyeux par excellence, dans un apex traversant où toute vie se défait et gagne en profondeur. — Toute vie ne serait-elle pas ainsi devenue — quoi ? une erreur ? Sans justification, sans même plus ce mot de « hasard » pour revêtir un peu sa pudeur. Vêtements, chaussures, quelques mots pour s'ouvrir la gorge, essais dans l'air absent, cruellement sans voix. Ensuite : sortir, prendre un premier bus, puis, sur une place, 6h30, sans savoir que dans l'établissement médico-social où il se rend, une vieille femme est

décédée trois jours plus tôt (son rire résonne dans les temps mêlés et indique une direction). Attendre un second bus. Le ciel est irradié de débutantes lueurs, jaune et vert, bleu se diffusent, brume atmosphérique, éclats toxiques du cobalt. Et peut-être, de ce que ce minerai porte le nom des *kobolds*, ce petit peuple du monde souterrain tenu pour responsable des accidents miniers, se sent-on alors comme au sortir de la terre, couverts de suie, hilares et un peu perdus... Les éclats de ces trépanations attirent et entent le travailleur dans le rêve violent d'une bataille, d'une course à la mort, tandis que le prédateur suprême s'étire dans le ciel, s'éveille avec la ville, avec la terre et la lumière. Dans les yeux du travailleur un voile défile, puis se fond, brusquement, dans la réalité du moteur numéroté qui attend en face de lui. Le moteur tourne. Pourquoi accusait-on les kobolds de voler le minerai d'argent, pour le remplacer par ce minerai bleu, dans une ronde cocasse et malveillante, qu'on supposa parfois n'être autre qu'une partie de la suite du « dieu au bruyant cortège » ? En l'occurrence, on put voir ce matin-là une panthère traverser le ciel, comme s'élançant du cœur de la planète en direction de la constellation du Petit Cheval, *Equuleus*, l'une des 48 constellations considérées par Ptolémée, qui ne serait autre qu'une présentation du mythique CELERIS, nom peut-être issu du grec κελίης, « cheval de course », Kélérís étant connu comme le plus rapide des trois fils équidés de Poséidon. Or Kélérís, qui se confond parfois avec Arion dans les récits mythologiques, est décrit par Hésiode comme un cheval au crin NOIR, absence de couleurs qui est tout à l'inverse de la panthère qui, dans les anciens bestiaires, était présentée comme un animal multicolore et bigarré, qui prend ainsi le visage de la vie terrestre qui bondit vers le ciel à la levée du jour, et plonge longuement en elle tandis que le jour s'en va avec la révolution de la Terre. « Those who dream by night in the dusty recesses of their minds wake in the day to find that it was vanity : but the dreamers of the day are dangerous men, for they may act their dreams with open eyes, to make it possible. This I did. » (in T. E. Lawrence, *Seven pillars of wisdom*, 1922) De quelle couleur sont vos yeux ? De quelle couleur voient-ils le monde qui les a enfantés ? Les yeux de la mort regardent avec une fixité étrange : tel l'œil du cyclone, un devenir absent de son centre, qui tourne avec les vents contraires, qui fait se toucher symphoniquement le dedans et le dehors ; et ce touché est comme une danse du chaos avec le chaos, où tout se détermine par le geste de cette danse, sa manière d'être en joie. Serions-nous dans l'intervalle devenus de tels tourbillons, « toujours mort en Eurydice », ne cessant de mourir, de démembrer notre identité iconique, notre Dionysos au miroir ? Et nous mangerions sa chair, et nous renaîtrions des cendres de nos ventres foudroyés, dans un autre jeu par lequel tout va recommencer. Maintenant. Vers 2h22 cette nuit-là, à moins de 7 millisecondes de la capitale norvégienne, une personne de 78 années terrestres se lève de son lit, s'y reprenant à plusieurs reprises ; elle s'avance, lentement, dans les couloirs déserts, déplaçant son tintébin, lentement... à son rythme. Jusqu'à la fenêtre, la grande fenêtre de la salle de séjour, celle qui donne au Sud-est. Et c'est alors que, d'un point situé à 6°50 de longitude Est, 46°26 de latitude Nord, un cheval sort du lac et vient percuter son œil à la vitesse de la lumière. Et cette personne meurt. Après trois nuits de sommeil, elle se réveille, et de son chant recommence à charmer les bêtes et les dieux.